

ENTRETIEN avec JEAN MULLER, piano. A l'occasion de son 2^e volume des Sonates de Mozart édité par Hänssler (février 2020)

ENTRETIEN avec JEAN MULLER, piano. A l'occasion de son 2^e volume des Sonates de Mozart édité par Hänssler (février 2020), le pianiste luxembourgeois Jean Muller répond aux questions de CLASSIQUENEWS. L'intégrale en cours et qui comprendra à l'horizon 2022 (printemps) 5 volumes, s'annonce déjà comme une version de référence, tant par la justesse des intentions poétiques, que l'éloquence articulée que sait y déployer l'interprète. Jean Muller a raison de souligner combien **le classicisme de Mozart à Vienne** incarne un âge d'or esthétique, où la forme fusionne avec le sens. Rien n'est donc purement décoratif ici. Et malgré son jeune âge, Wolfgang bouleverse à bien des égards. C'est bien le propre du pianiste que d'éclairer ici, sur son propre Steinway D, la sincérité et la profondeur sous le masque de l'invention et aussi de la facétie. Entretien pour classiquenews.



Illustrations : portrait de JEAN MULLER © Kaupo Kikkas

CLASSIQUENEWS.COM / CNC : *A travers ce 2^e volume, quelle image vous faites-vous de Mozart ?*

JEAN MULLER : J'imagine un Mozart lumineux et tendre avec, traversant toutes les Sonates de ce 2^e volume, l'humour. D'ailleurs la tonalité de ré majeur (Sonates K311 et K 284) est celle de la joie.

CLASSIQUENEWS.COM / CNC : *En effet, le programme de ce volume 2 s'articule surtout à partir des Sonates K 311 qui ouvre le cycle, et la 284 avec laquelle il s'achève. Pour quelle raison les avez vous choisies et pourquoi dans cet ordre ?*



JEAN MULLER : La K284, qui fait partie des Sonates munichoises, est la plus longue écrite par Mozart ; son plan fabuleux comprend les 12 variations qui constituent le 3^e et dernier mouvement. Elle frappe immédiatement par sa richesse, son imagination, son inventivité; et aussi par sa difficulté technique qui engage l'interprète. C'est incroyable de mesurer l'intelligence de Mozart, capable de fondre ce qui relève du Baroque, dans

le format de la sonate classique ; et plutôt que de se diluer, il surprend par la cohérence de la conception. Je n'imaginais pas commencer le programme avec cette pièce ample et copieuse, puis poursuivre avec les autres sonates. Les 12 Variations sont plus digestes en fin de cycle. D'autant plus que la Sonate K311, pourtant chronologiquement composée après, offre un superbe préambule, léger, brillant, nerveux aussi car Mozart est alors à Mannheim où il intègre tous les caractères du style classique local. Tout cela s'entend dans la Sonate K311, nourrie d'équilibre et d'humour.

CLASSIQUENEWS.COM / CNC : *L'humour est partout présente dans votre approche. Concevez-vous un humour particulier chez Mozart ? Par exemple, comparé à celui de Haydn...*

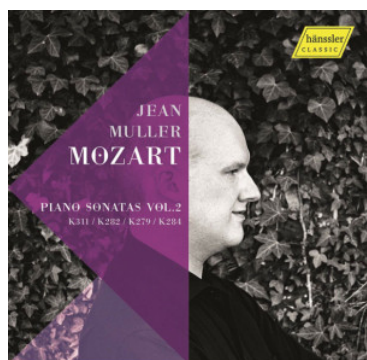
JEAN MULLER : Dans le cas de Haydn, l'humour est porté par la

recherche de l'effet comique voire du ridicule ; dans le cas de Mozart, je décèle un caractère plus enjoué, de la tendresse et une grande fraternité. S'y dévoile un sens de l'humain impressionnant couplé à l'esprit du jeu permanent. D'ailleurs, c'est ce que l'on constate dans sa correspondance, où il invente des mots conformément à ce goût inné du jeu.

CLASSIQUENEWS.COM / CNC : *Comment Mozart aborde-t-il la forme sonate ?*

JEAN MULLER : Avec cet esprit facétieux et humoristique dont nous avons parlé. D'un schéma et d'une manière de pensée comme d'écrire, Mozart fait une forme vivante ; la Sonate est pour lui un laboratoire. Comme l'a très bien expliqué le musicologue américain Charles Rosen, la Sonate est le fruit de l'antagonisme né entre deux tonalités. Après avoir exposé la tonalité de base puis la seconde, la réexposition en fait la synthèse et résout enfin le conflit. Mozart joue avec tout cela. Il montre sa maîtrise du genre, ainsi les 1er et 3ème mouvements de la K332 (volume 1). Il peut même organiser une sonate sans plan prédéfini, comme c'est le cas de la K331, la fameuse Sonate « alla turca ».

Propos recueillis en février 2020



CD. JEAN MULLER : Sonates pour piano de Mozart VOL 2 (1 cd Hänsler) – parution février 2020 – CLIC de Classiquenews – Lire notre critique complète des Sonates de Mozart par Jean Müller, vol 2 : ... « Et l'interprète grâce à une articulation qui soigne les phrasés (admirable suspension millimétrée des reprises et des fins de

phrases), insuffle un idéal d'élégance tout au long d'un jeu pourtant expressif et très contrasté. Pétillant et flexible. »
– extrait de la critique par Ernst Van Beck.

<https://www.classiquenews.com/cd-evenement-critique-mozart-jean-muller-sonates-vol-2-1-cd-hanssler-2016/>

ECOUTER JEAN MULLER en concert

JS BACH / MOZART / BEETHOVEN

Pour l'année Beethoven, Jean Muller prépare un nouveau programme dans lequel il dévoile le lien entre L'Offrande musicale de Bach, la fantaisie en ut de Mozart, l'opus 111 de Beethoven... S'y précisent des filiations et des correspondances cachées qu'expliquerait la découverte par Mozart et Beethoven du thème du Roi (Frédéric II de Prusse) présent dans l'Offrande musicale que le baron von Swieten aurait fait connaître à Mozart comme à Beethoven à Vienne. Programme, et révélation passionnante aussi, à découvrir et à écouter au 2è semestre 2020.

AGENDA

BONN, le 19 juillet 2020

FRANKFURT, Alte Oper, le 11 septembre 2020

BERLIN, le 5 octobre, Philharmonie de Berlin

Novembre 2020

18 : Musikverein, Vienne

26 : Frankfurt, Schumann-Gesellschaft

30 : Philharmonie du Luxembourg

VISITEZ le site de JEAN MULLER

<https://www.pianistjm.com>

VIDEOS

Jean MULLER / Mozart: Piano Sonatas Vol. 1 | English subtitles

<https://www.youtube.com/watch?v=F9dmV3Z1Bt8>

Jean Muller / teaser / Mozart : Piano Sonatas Vol. 2

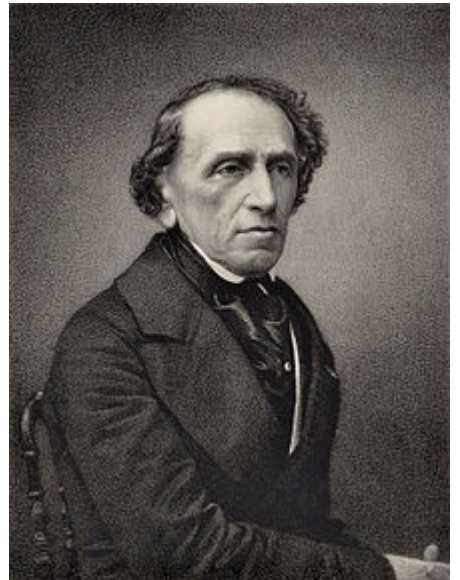
<https://www.youtube.com/watch?v=P-mXdHRBuGk>

Les Huguenots à Genève

GENEVE, 26 fev – 8 mars 2020. Les

Huguenots de MEYERBEER.

Le Grand Opéra français des années 1830 qui prolonge le modèle fixé par Rossini dans Guillaume Tell (1829) s'inscrit en lettres d'or grâce au génie de **Meyerbeer**, historien et dramaturge sur la scène lyrique (grâce aussi au talent du poète **Scribe** dont le livret des Huguenots créé en 1835 marque un sommet dramatique). **La France de Louis Philippe** revisite son histoire et affronte la violence de ses heures les plus sanglantes.



mais il faut toute la maîtrise des deux excellents créateurs, Meyerbeer et Scribe pour réussir leur Huguenots qui relèvent à la fois de la peinture d'histoire et du drame sentimental plus intimiste. La construction de l'opéra révèle le talent des deux auteurs : la vie intime et le drame personnel se confrontent au souffle de l'épopée tragique collective. La machine historique broie les individus ; rien n'y fait, l'histoire se réalise en sacrifiant ses enfants les plus attachants : c'est depuis Shakespeare et sa vision de Roméo et Juliette, pris dans les filets de la guerre ancestrale entre Capulets et Montaigus, une loi propre aux sociétés humaine. Y a t il véritablement intelligence collective ? Plutôt folie générale selon le pessimiste épique de Meyerbeer et Scribe. Ainsi le spectateur assiste à la progressive préparation des événements aux actes I, II et III : avec force couleurs locales et détails historicisant pour mieux accentuer le réalisme historique propre à la Renaissance ; Raoul raconte sa rencontre amoureuse, Marcel chante son choral luthérien pendant le banquet du duc de Nevers (I) ; de la généreuse et pacificatrice Marguerite de Navarre offrant la main de Valentine à Raoul, à la jalousie aveugle, irraisonnée de ce dernier suite à malentendu (II) ; Valentine épouse alors Nevers qui refuse de se joindre au massacre (III). Tout se met ainsi en place pour que le spectateur mesure l'ampleur de l'impuissance amoureuse face à la course de l'Histoire : le

duo entre la catholique Valentine et le luthérien / huguenot Raoul du IV, ne peut guère empêcher l'holocauste préparé et accompli dans le V.

L'architecture des Huguenots égale les meilleurs scénarios cinématographiques. Mais pour réussir l'opéra de 1835, il faut aussi réunir sur les planches un quatuor de solistes horspairs, aussi virtuoses et puissants, fins et intelligibles qu'acteurs: Raoul, Valentine, Marguerite de Navarre, Nevers... La crème de la crème. Les Huguenots restent avec Robert le Diable, l'ouvrage le plus applaudi au XIX^e à l'opéra de Paris. Il faudra néanmoins aller à Genève pour en mesurer l'intacte force de fascination.



MEYERBEER : Les Huguenots, 1836
GENEVE, Opéra. [Du 26 fev au 8 mars 2020](https://www.gtg.ch/les-huguenots/)

Informations
Réservations

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'Opéra de
Genève
<https://www.gtg.ch/les-huguenots/>

Grand opéra de Giacomo Meyerbeer
Livret d'Eugène Scribe et Émile Deschamps
Créé à Paris en 1836

DISTRIBUTION

Marguerite de Valois : Ana Durlovski
Raoul de Nangis : John Osborn · Mert Süngül
Marcel : Michele Pertusi
Urbain : Léa Desandre
Le Comte de Saint-Bris : Laurent Alvaro
Valentine de Saint-Bris : Rachel Willis-Sørensen
Le Comte de Nevers : Alexandre Duhamel
De Tavannes : Anicio Zorzi Giustiniani
De Cossé : Florian Cafiero
De Thoré / Maurevert : Donald Thomson
De Retz : Tomislav Lavoie
Méru : Vincenzo Neri

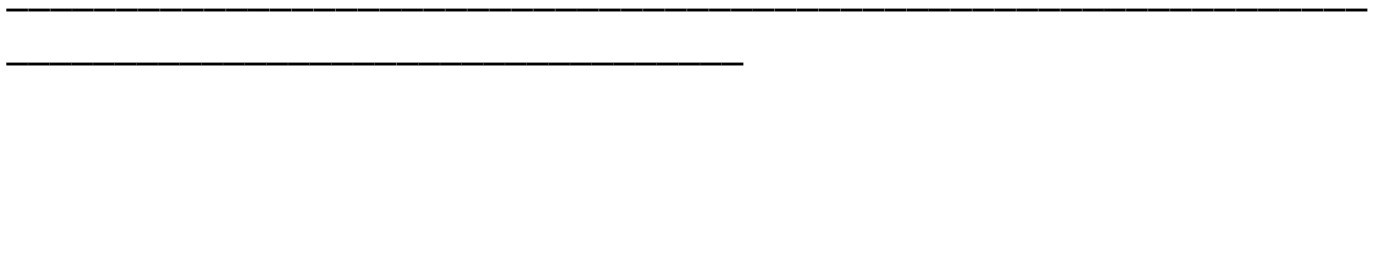
Archer : Harry Draganov
Une coryphée : Iulia Surdu
Une dame d'honneur : Céline Kot
Bois-Rosé / Le valet : Rémi Garin

**Orchestre de la Suisse Romande
Chœur du Grand Théâtre de Genève**

Direction musicale : Marc Minkowski
Mise en scène et dramaturgie : Jossi Wieler & Sergio Morabito
Scénographie et costumes : Anna Viebrock
Lumières : Martin Gebhardt
Chorégraphie : Altea Garrido
Direction des chœurs : Alan Woodbridge

Avec une viole d'amour prêtée exceptionnellement
par le Musée d'art et d'histoire de Genève

Dernière fois au Grand Théâtre de Genève en 1927
En coproduction avec le Nationaltheater Mannheim
Durée : approx. 5h avec deux entractes inclus
Chanté en français avec surtitres en anglais et français



CD événement. CHOPIN : L'intégrale des MAZURKAS. Yves Henry, piano Pleyel 1837 (3 cd Soupir)

CD événement. CHOPIN : L'intégrale des MAZURKAS. Yves Henry, piano Pleyel 1837 (3 cd Soupir) – De sept 2018 à mai 2019, le pianiste Yves Henry enregistre à Croissy et en public toutes les Mazurkas de Chopin, le plus parisien et français des Polonais. Il en résulte cette intégrale des Mazurkas parvenues (soit 58 sur les 60 écrites entre 1825 et 1849) jouées sur un clavier historique Pleyel 1836 (conservé dans les collections de la ville de Croissy sur Seine).

Yves Henry dévoile de l'intérieur la matrice compositionnelle d'un Chopin, d'abord adolescent, très influencé par les danses polonaises traditionnelles qui sous le filtre de son génie expérimental et presque fantasque, deviennent dans chaque nouvelle mazurka, une cellule autonome ; chaque partition investie développe autant d'idées, mais dans un instantané intense, entre nervosité, langueur, caractère. L'ultime de 1849 est laissée inachevée (mais jouée dans la version du regretté Milosz Magin auquel le pianiste français rend hommage aussi). Le cycle entier a valeur de journal intime, proche des états d'âme et des humeurs du compositeur pianiste, enclin à la rêverie, secrète parfois énergique et sanguine, comme à la contemplation à



laquelle il confère des couleurs personnelles dans cette recherche de la résonance qui lui est spécifique. Le piano historique renforce cette étroite connivence entre la pensée qui cherche et ajuste selon son idéal, et la mécanique sonore du clavier, capable de lui répondre, avec cette finesse caractérisée du timbre où le bois domine.

Le jeu du pianiste s'est adapté à cette mécanique fragile et précise, offrant une subtile compréhension du jeu de bascule dans chaque Mazurka: détente et tension, énoncé et réponse, très précisément articulé : suspens d'un motif ascendant, puis reflux descendant (le modèle en est la célèbre Mazurka opus 7 n°1 de 1830, plage 13 du cd1). Ailleurs, la vitalité tournoyante qui semble parfois faire du surplace en une cogitation expérimentale emporte le flux qui semble improvisé (c'est le cas des Mazurkas de l'opus 17, 1, 2, 3, 4, de 1830 – 1833) ; interrogatif toujours, Chopin se laisse comme envoûter par le cycle de motifs qui se répètent à l'infini, comme un enfermement obsessionnel, volontaire et conscient : le travail inexorable de l'exil chez cet apatride, dépossédé de sa terre natale ?



Les 3 cd dévoilent un travail spécifique et attentionné sur la portée et les enjeux de chacune des mazurkas ainsi réinscrite dans une totalité qui fait sens. L'immersion est totale, servie aussi par un riche accompagnement éditorial : le livret analysant chacune des 58 Mazurkas ainsi réinvesties (passionnant texte de l'interprète). Si Chopin contredit Liszt dans ce rapport de l'intime qui écarte tout effet de brio virtuose propre aux salles de concert, cet enregistrement délivre dans une austérité poétique assumée, l'étonnante diversité du genre, mais dans un registre autre, personnel, viscéralement intime où chaque Mazurka revivifie un questionnement spécifique ; pas une qui ne se ressemble mais qui pourtant rappelle les autres. Le voyage est étonnant : il s'inscrit autant dans l'esprit de superbe lié à la danse de bal que dans l'indicible d'une sensibilité qui murmure et

renonce ; il renseigne mieux ce spleen chopinien, effet de la langueur et de l'exil, mais si subtilement chantant et donc bellinien. En s'appuyant sur un regard critique et cohérent, voici un **cycle majeur** qui plonge au cœur du chaudron chopinien.

CD, événement. CHOPIN : MAZURKAS, intégrale (48 Mazurkas, 1825 – 1849) – Yves Henry, piano Pleyel 1836 (3 cd Soupir). Enregistré au Château Chanorier, Croissy sur Seine, sept 2018 – avril 2019 / CLIC de classiquenews de février 2020. Documentaire et exhaustive, l'édition discographique dirigée par Yves Henry offre en bonus (cd III), plusieurs documents éloquents dont une « Bourrée » notée par Chopin en Berry, 3 Mazurkas inédites ou méconnues (opus 41, 67, 68)...



Chopin en 1835 (DR)

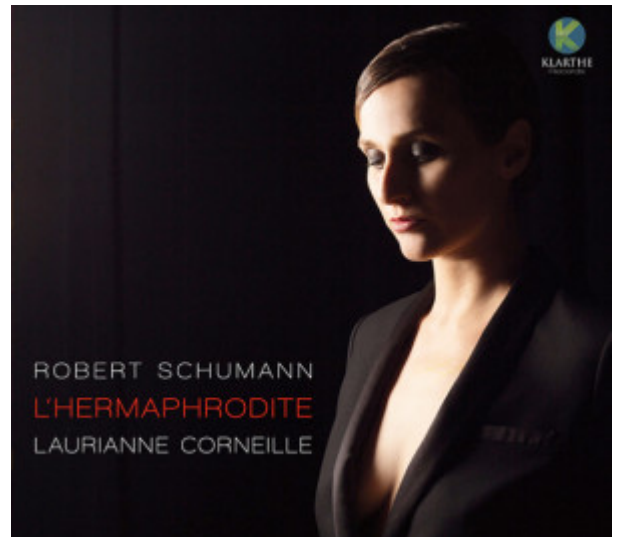
CD, critique. SCHUMANN : L'Hermaphrodite. Laurianne Corneille, piano (1 cd Klarthe records)

CD, critique. SCHUMANN :
L'Hermaphrodite. Laurianne
Corneille, piano (1 cd Klarthe
records) – On ne soulignera

jamais assez la fascination des
mondes doubles de Robert
Schumann, ses masques
jaillissants, à l'insolente
énergie dont la volubilité
versatile, changeante comme une
onde insaisissable, semble tout

synthétiser de la psyché humaine. Parce qu'il a choisi de
s'inscrire au cœur de ses contradictions mêmes, le piano de
Schumann semble offrir le miroir le plus complet de l'âme
humaine... Le présent programme en témoigne et s'intitulant
« L'Hermaphrodite », à la fois masculin et féminin, il éclaire
l'ambivalence captivante schumannienne / « doppelgänger »
(sosie / double); à la fois Eusébius et Florestan, telles deux
sensibilités non pas contradictoires mais complémentaires. A
l'interprète d'en comprendre les enjeux, manifester
l'activité, réaliser l'unité.

Sur les traces et dans les sillons de la pensée critique de
Roland Barthes (Rasch dont elle lit aussi un extrait en
bonus), la pianiste Laurianne Corneille exprime d'abord les
« coups » fragiles, ténus, passionnés du fougueux et sombre
Florestan, dans les Kreisleriana : « un corps qui bat » ; la
lutte de Robert contre lui-même ? , puis sait polir la courbe
moins explicite d'une première écoute ; celle de la douceur



d'Eusebius (sa tendresse calme et même énigmatique), conçue comme le négatif du tumulte premièrement décelé.

Les doubles réconciliés

Un cheminement qui nous conduit à la clé, sommet de cette libération émotionnelle qui va par étapes : le Widmung (chant de l'amour) et qui dévoile le 3^e terme de la trinité Schumanienne : « Raro », rébus amoureux qui fusionne ClaRA et RObert Schumann, l'un des rares couples parmi les plus légendaires de l'histoire de la musique. Ici, lumineuses et sincères, leurs deux âmes fusionnent. Widmung ici joué dans sa transcription pour piano seul de Liszt, ravive intacte, la magie du sentiment amoureux le plus pur, tout en se rapprochant de l'indicible nostalgie schubertienne.

Comme deux pôles fascinants, la pianiste aborde d'abord Les Chants de l'aube, une toute autre confession / contemplation personnelle, frappée par l'épaisseur grave de la maturité, élaborée quelques temps avant son suicide dans le Rhin.

Puis, miroir de la jeunesse de Robert, ses élans et sa déclaration d'amour pour Clara : les Kreisleriana ; ce sont moins les secousses chaotiques d'une pensée confuse, au bord de la folie (comme on le joue trop souvent, comme on les présente aussi systématiquement), que la manifestation éclatante d'un tempérament divers, pluriel, étonnamment riche qui a affronté la peur et le rêve ; les espoirs et la désillusion. Les 8 épisodes caressent l'intranquille et tenace activité schumanienne, comme une série de crépitements ardents, semés de coups et de chocs, physiques comme

cérébraux. Schumann a tout vécu, tout senti, tout mesuré. L'interprète embrasse le flux pianistique dans sa sauvage complexité sans jamais perdre son fil.

Comme leur aboutissement logique, Les Chants de l'aube en sont la réalisation finale, l'aveu du renoncement et de la mort. 5 sections conçues comme un lent mais inexorable effondrement progressif, énoncé comme un chant doux et liquide (le dernier en particulier, envisagé comme un océan qui se retire : « Im Anfange ruhiges... »).

En recueillant pour elle-même les disparités faussement confuses du chant schumanien, Laurianne Corneille trouve ce « fil d'or » qui unifie les directions, équilibre les tensions, enrichit toujours sa propre expérience intérieure ; voilà qui rend les œuvres de Schumann, révélatrices d'un cheminement, en rien instinctif et précipité, plutôt réfléchi et magistralement contrôlé, conscient et assumé. L'éprouvé, brisé, saisi est réunifié... voire « sublimé » selon l'esthétique japonaise du kintsugi, cet art qui répare les céramiques cassées et leur offre une nouvelle vie (cf la notice très personnelle qui accompagne le cd). Chez Schumann, ce voyage entre deux rives, devient bénéfique. A la fois, salvateur et réparateur. Lumineuse et intime réalisation.

CD, critique. SCHUMANN : L'Hermaphrodite. Kreisleriana, Les Chants de l'aube... Laurianne Corneille, piano (1 cd [Klarthe records](https://www.klarthe.com/index.php/fr/enregistrements/lhermaphrodite-detail) – enregistrement réalisé en fév 2019).

<https://www.klarthe.com/index.php/fr/enregistrements/lhermaphrodite-detail>

Robert Schumann

Gesänge der Frühe / Chants de l'aube, opus 133

« Kreisleriana » opus 16

Liebeslied aus Myrthen, opus 25 (transcription de Franz Liszt)

Laurianne Corneille, piano

CONCERT

Soirée Klarthe records

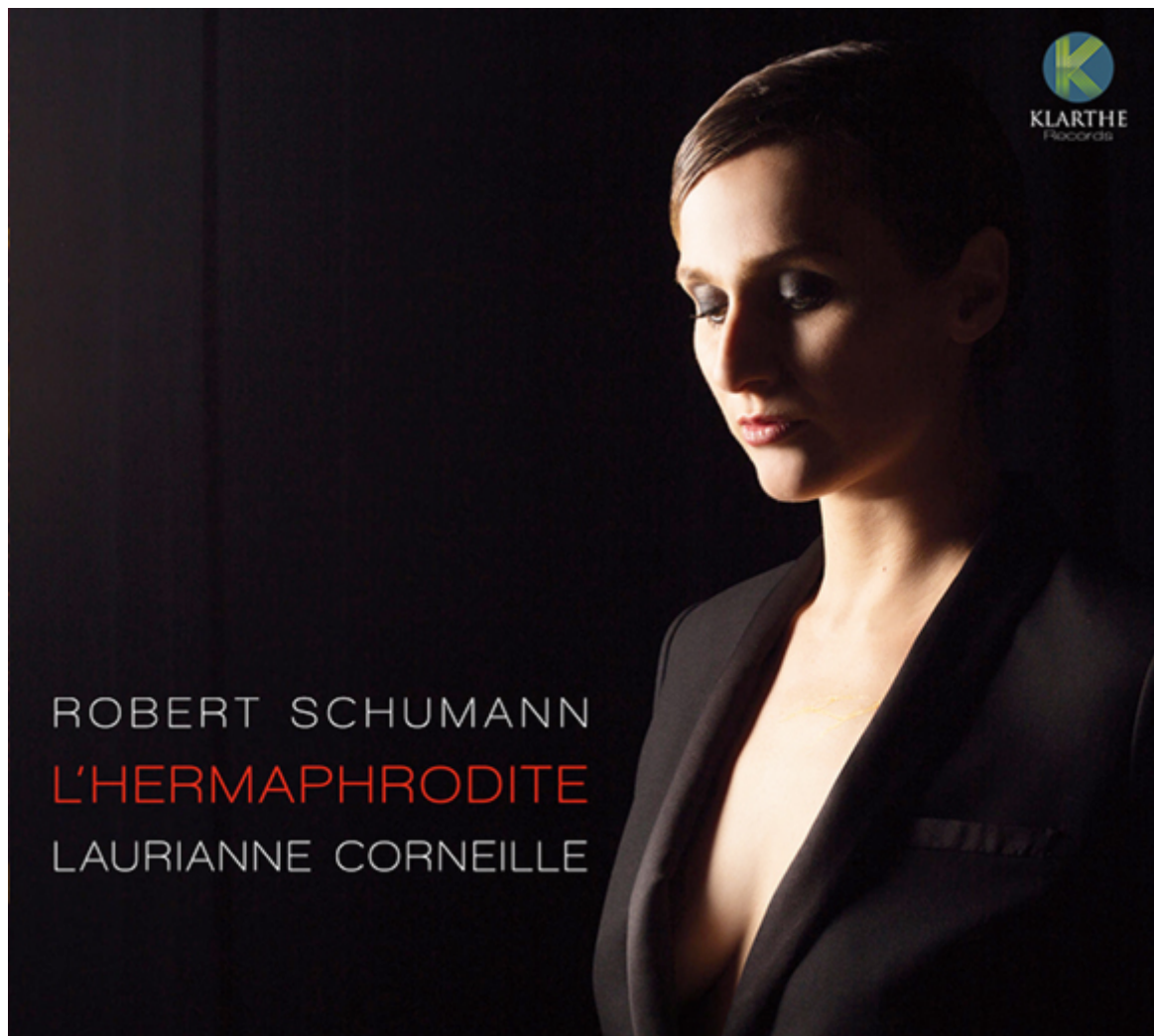
Lundi 2 mars 2020, PARIS, salle Colonne, 20h.

SCHUMANN par Laurianne Corneille, piano

BRAHMS : Florent Héau, clarinette et le Quatuor Voce.

Réservez vos places directement auprès de Klarthe :

<https://www.billetweb.fr/schumann-brahms-klarthe>



ENTRETIEN avec Laurianne Corneille

ENTRETIEN avec Laurianne Corneille, à propos de son album **Schumann : "L'Hermaphrodite"** (1 cd Klarthe records). « *Doubles réconciliés* », c'est ainsi que notre rédacteur Hugo Papbst résumait la réussite du dernier album de la pianiste Laurianne Corneille, interprète des personnalités mêlées, complémentaires de Robert Schumann. A l'appui de sa critique développée, voici l'entretien que nous a réservé la pianiste pour laquelle l'écriture Schumanienne revêt des significations singulières et personnelles. Un engagement intime qui scelle la valeur de son regard sur Robert Schumann... Explications. [LIRE notre entretien avec Laurianne Corneille à propos de Robert Schumann](#)



PALMARES. 27èmes VICTOIRES DE LA MUSIQUE CLASSIQUE 2020 : Marie Perbost, Alexandre Kantorow...



PALMARES. 27èmes VICTOIRES DE LA MUSIQUE CLASSIQUE 2020 – En direct sur France 3 et France Musique, ce vendredi 21 février à 21h depuis l'Arsenal de Metz, – et avec le concours de l'excellent Orchestre National de Metz, dirigé par son directeur musical, David Reiland, la soirée visant à

distinguer les « meilleurs artistes et réalisations » pour l'année précédente (2019) a proclamé ses « Victoires », ainsi, dans 6 catégories :

Soliste instrumental

Alexandre Kantorow, piano

Artiste lyrique

Benjamin Bernheim, ténor

Karine Deshayes, mezzo-soprano

Révélation, soliste instrumental

Gabriel Pidoux, hautbois

Révélation, artiste lyrique

Marie Perbost, soprano

Compositeur

Camille Pépin – The Sound of Trees, pour clarinette,
violoncelle solo et orchestre (création / France)

Enregistrement

Saint-Saëns – Piano Concertos Nos. 3, 4 & 5 “L’Egyptien” –

Alexandre Kantorow – Bis

NOTRE AVIS : les Victoires en perte de représentativité ?

Bien sûr nous nous félicitons des distinctions ainsi émises. Mais interrogeons nous sur le représentativité de la filière musique classique en France où, comme ce fut le cas hier soir à travers le palmarès, aucune récompense n'a été remise concernant le spectacle vivant (et oui il y a bien des opéras en France...), concernant aussi la vitalité hexagonale en musique baroque (vivier d'ensembles et d'initiatives parmi les plus passionnantes...), concernant enfin l'apport le plus important des deux décennies passées, les instruments d'époque... Ne pas reconnaître tout cela à travers une Victoire, c'est effacer tout un pan de la créativité française qui fait aujourd'hui la musique classique. Que représente aujourd'hui les Victoires de la musique classique ? Il y a a bien un problème sérieux de représentativité là aussi... Et si les Victoires devaient se réinventer ? C'est tout ce qu'on leur souhaite pour l'édition prochaine.

LIRE aussi notre annonce des 27è Victoires de la musique classique :

<https://www.classiquenews.com/27e-victoires-de-la-musique-classique-2020/>

Nous y étions : comptes-rendus et critiques des concerts, spectacles majeurs en 2020

Tous les spectacles à l'affiche (concerts, opéras, ballets, récitals, festivals mais aussi hommages, célébrations, concours et galas ...) sont minutieusement analysés par la » **Rédaction spectacle vivant** » de **classiquenews**. Voici les meilleures propositions que nous avons souhaité couvrir, où nous étions, spectacles et plateaux qui méritent un témoignage, un compte rendu, un éclairage critique. A lire, pour connaître toutes les raisons pour lesquelles il fallait y être ...



Comptes-rendus, critiques de spectacles

sommaire

DISCERNEMENT, EXPLICATIONS... Ici, la Rédaction de [CLASSIQUENEWS](#) distingue l'essentiel et le captivant, l'innovation et la prise de risque... ou bien aime remettre les choses au point sur un spectacle ou un artiste ... Suivez le travail des interprètes : chanteurs, instrumentistes, chefs qui font l'actualité et retiennent l'attention des rédacteurs de CLASSIQUENEWS...

LIRE ici nos **COMPTES RENDUS** antérieurs : [2019](#), [2018](#), [2017 à 2013](#)

2020

Cliquer sur l'illustration pour accéder au compte rendu complet, à la critique intégrale

JUIN 2020



LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2020 : 100% digital, les 12, 13 et 14 juin 2020 – Crise sanitaire oblige, le LILLE PIANO(S) FESTIVAL est en 2020, **100% DIGITAL... il devient LILLE PIANO(S) DIGITAL**. Le Festival propose tout un cycle de concerts gratuits en direct et en rediffusion sur [la chaîne youtube](#) et [la page facebook de l'Orchestre National de Lille \(ON LILLE\)](#). Au total sur 3 jours, **30 artistes** invités dans plusieurs programmes entièrement numérique. Ce sont **19 concerts en direct ou en différé** qui porteront la flamme d'un festival parmi les plus importants de la capitale lilloise. Les performances sont assurées depuis l'auditorium du Nouveau Siècle à Lille mais aussi Brooklyn, Philadelphie, Amsterdam et Bruxelles ! Parmi nos coups de coeur d'une édition digitalement exceptionnelle : les récitals des pianistes Alexandre Kantorow, Marie-Ange Nguci, David Kadouch, Jonathan Biss... sans omettre tous les concerts de Jazz et les sessions dédiées à Beethoven par JF Zygel... Lire ici [notre compte rendu des temps forts des 3 journées du LILLE PIANO\(S\) DIGITAL de juin 2020](#)

MARS 2020



COMPTE-RENDU, critique opéra.
PARIS, Bastille, le 5 mars 2020.
MASSENET : MANON. Yende /
Bernheim. Après Bordeaux, le
ténor **Benjamin Bernheim** reprend
le rôle du Chevalier Des Grieux
à Bastille, amoureux transi de
la belle Manon ; mais trahi par
elle, il devient l'abbé de

Saint-Sulpice, avant de retomber dans les bras de celle qui n'a jamais cessé de l'aimer... Récemment auréolé d'une Victoire de la musique (fév 2020), le chanteur incarne efficacement le personnage dont l'abbé Prévost, premier auteur avant Massenet, souligne la candeur, l'innocence voire une certaine naïveté ...fatale. Le ténor reviendra, pour la saison prochaine 2020-2021, à Bastille aussi, incarnant FAUST de Gounod. Saluée à Paris sur la même scène dans Lucia di Lammermoor, **Pretty Yende** incarne Manon...

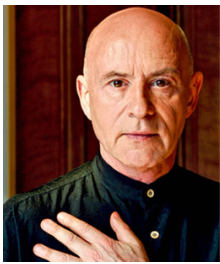
COMPTE-RENDU, critique opéra. TOULOUSE, le 4 mars 2020.
DONIZETTI : L'Elixir d'amore. Amiel, Quatrini... Nous avons déjà dit tout le bien que nous pensons de cette admirable production de 2001 vue et revue avec un immense plaisir. Tout y est suprême élégance, respectant didascalies et toujours musicalement juste. La mise en abîme de la scène comme un immense appareil photo est captivante, la beauté des camaïeux de couleurs, des décors et des costumes, est subtile.

Reprise à Toulouse de l'Elixir de 2001...

Le Sacre de Kevin Amiel



FÉVRIER 2020



COMPTE-RENDU CRITIQUE CONCERT ORCHESTRE DE PARIS,
direction Christoph ESCHENBACH, LANG LANG, piano,
PHILHARMONIE DE PARIS, Paris, 24 février 2020.
Wagner, Beethoven. On pouvait s'y attendre, La
salle Pierre Boulez de la Philharmonie de Paris a
fait le plein de public le 24 février dernier,
pour la venue très attendue du pianiste **Lang Lang**, dont la
popularité est restée intacte malgré une absence prolongée de
la scène parisienne. Le pianiste s'est produit avec
l'Orchestre de Paris et le chef qui l'a découvert et qui
l'accompagne désormais au disque, **Christoph Eschenbach**. Wagner
et Beethoven étaient au programme.

COMPTE-RENDU, critique opéra. MARSEILLE, le 22 février 2020.
OFFENBACH : La Périchole. Membrey / Lepelletier. Dans un flamboiement de rouges Second Empire, un encadrement de cage de scène souligné de rampes lumineuses encadre un autre cadre pareillement illuminé qui enchâsse à son tour une petite scène avec rideaux, chapeautée en fronton d'une clinquante enseigne : « Cabaret ».

TOUT FEU TOUT FLAMME



COMPTE-RENDU, critique opéra. PARIS, Opéra-Comique, le 20 fév 2020. BOIELDIEU : La Dame blanche. Pauline Bureau / Julien Leroy. Le soir de la première de La Dame Blanche, le 10 décembre 1825, les musiciens de l'Opéra-Comique (où l'on reprend donc l'ouvrage ces jours-ci...) vinrent donner la sérénade à **François-Adrien Boieldieu** sous ses fenêtres. Quand il s'agit de faire monter tout le monde chez le Maestro, il y eut des problèmes de place. Rossini, qui habitait le même immeuble, ouvrit son appartement ...

Retour de la Dame Blanche à l'Opéra-Comique



COMPTE-RENDU, critique opéra.
PARIS, TCE, le 17 fev 2020. R.
Strauss : La Femme sans ombre.
Yannick Nézet-Séguin / v. de
concert. Le tout-Paris lyrique
semble s'être donné rendez-vous
au Théâtre des Champs-Élysées
pour l'un des concerts les plus
attendus de la saison, la
saisissante Femme sans ombre
(1919) de Richard Strauss. Dès
les premières mesures de cet ouvrage hors normes (voir notre
présentation



: <http://www.classiquenews.com/yannick-nezet-seguin-dirige-la-femme-sans-ombre-de-r-strauss/>) et rarissime en France, l'ensemble pléthorique des forces réunies gronde et impose la concentration : l'assistance venue en nombre semble écouter comme un seul homme le récit symbolique et initiatique de cette femme en quête d'humanité, sur fond d'éclat orchestral digne du Strauss de la Symphonie alpestre contemporaine (1915). Si le livret n'évite pas un certain statisme, expliquant le recours à une version de concert (comme à Verbier l'an passé <https://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-verbier-le-22-juil-2019-strauss-die-frau-ohne-schatten-la-femme-sans-ombre-siegel-gergiev/>), le souffle straussien emporte tout sur son passage, en mêlant avec virtuosité toutes les ressources orchestrales à sa disposition.

COMPTE-RENDU, critique opéra.
DIJON, Opéra le 14 fév 2020.
PAUSET : Les châtiments
(création). Orch Dijon

Bourgogne, Emilio Pomarico.

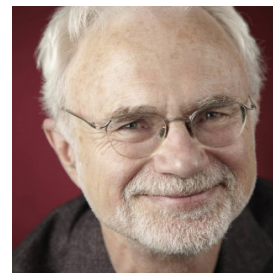
Création mondiale très attendue
du nouvel opéra de **Brice Pauset**.

Inspiré de trois textes majeurs
de Kafka, cet opéra singulier
réactive le genre du

litteraturoper magnifié par une scénographie spectaculaire.
Après le parodique et jouissif Wonderful de Luxe, le nouvel
opus de Brice Pauset redonne ses lettres de noblesse au
théâtre chanté. Le texte qu'il met en musique n'est pas à
proprement parler une réécriture des trois ouvrages
de **Kafka** (*Le verdict*, *La métamorphose* et *La colonie
pénitentiaire*), qui constituent les trois sections de l'œuvre
(la seconde étant elle-même découpée en trois sections), mais
une adaptation qui reprend littéralement Kafka dans le texte,
comme l'avait fait par exemple Dusapin pour son *Perelà*,
d'après le roman éponyme de Palazzeschi.



COMPTE-RENDU, critique opéra. LYON, Opéra, le 13 fév 2020. ADAMS, I Was Looking the Ceiling and then I Saw the Sky. Studio de l'Opéra de Lyon, Vincent Renaud. Après plusieurs productions remarquées à Paris, à la MJC de Bobigny et au Châtelet, le musical de **John Adams** est présenté à Lyon, au théâtre de la Croix-Rousse, dans une mise en scène efficace du Roumain **Eugen Jebeleanu**. Une jeune équipe de chanteurs, issue du Studio Opera de Lyon défend avec panache cette comédie musicale engagée.



COMPTE-RENDU, critique opéra. MARSEILLE, Opéra, le 13 fév 2020. TCHAIKOVSKI : Eugène Onéguine. Tuohy / Garichot. Le chef américain **Robert Tuohy**, méconnaissant sans doute les montagnes russes, ces hauts et ces bas qui peuvent l'être aussi bipolaires psychiquement, ne semble connaître, de la Russie, qu'une vaste et surtout morne plaine comme ce Waterloo, où au moins un héros de l'œuvre, le Prince Grémine, contribua à battre Napoléon à plate couture.

ONÉGUINE (EU)GÊNÉ PAR LE CHEF



COMPTE-RENDU, critique danse. PARIS, Bastille, le 12 février 2020. BALANCHINE. Trois oeuvres de danse élégante, graphique, propre à la première période américaine de Balanchine le géorgien précisent aux parisiens l'art du chorégraphe, hanté par l'idéal classique fait d'ordre, de clarté, d'épure. Balanchine est passé par le décorum des ballets impériaux à Saint-Pétersbourg ; le goût de la création en passant aussi les Ballets Russes à Paris ; autant d'éléments d'un art désormais personnel et éclectique que le New York City Ballet conserve avec une passion jalouse. Dans **Sérénade** (1934), la chorégraphie la plus riche et la plus



fluide de notre point de vue, Balanchine célèbre la pulsion et l'élégance de son maître Tchaïkovski, acclimatée à la détente des corps new yorkais qu'il découvre l'année précédente lors de son installation aux USA dès 1933 ; sans omettre le souvenir d'un romantisme épuré, quasi athlétique dans l'esprit des Sylphides de son autre maître Fokine... On y goûte la ligne épurée, le caractère nocturne, lunaire dont le sujet reste l'élégance de la danse. Le corps de ballet se montre aérien, fluide, comme libéré dans ce format pourtant très très écrit.



COMPTE-RENDU, critique opéra. DIJON, le 12 fév 2020. PAUSET : Les Châtiments d'après Kafka. Création. En faisant un opéra d'après les 3 textes de Kafka, «LES CHÂTIMENTS» (adaptés par Stephen Sazio), Brice Pauset qui répond à la commande de l'Opéra de Dijon, trouve la voie juste et la forme fluide entre partition orchestrale et flux théâtral. Les ténèbres bien manifestes dans le texte kafkaïen font place pourtant ici à

une certaine émotion diffuse grâce à la composition de Pauset qui éclaire de l'intérieur le triptyque, souhaité par **Kafka** lui-même (portrait ci contre), Le Verdict (1912), La Métamorphose (1912) et Dans la Colonie pénitentiaire (1914).

Des textes sombres et violents où se jouent la relation du fils au père, des individus à la loi, ... non sans humour. Et même un rire continu qui retrouve comme une liberté cachée dans l'écriture kafkaïenne. Une verve désespérée et cynique mais qui est tendresse pour une humanité maudite, condamnée, corrompue par ses contradictions crasses.

COMPTE-RENDU, concert. PARIS, Studio de l'Ermitage, le 9 fév 2020. QUINTETO RESPIRO / CUAREIM QUARTET + NATASCHA ROGERS –

Le studio de l'Ermitage à Paris en connivence avec l'éditeur Klarthe offre une somptueuse soirée riche en métissages et saveurs inédites ; y paraissent deux phalanges bien chaloupées, chacune leur univers instrumental et poétique très singularisé : le **QUINTETO RESPIRO** et le **CUAREIM QUARTET** qui renouvellent à leur façon l'idéal de métissages réussis, calibrés, enivrants. En février 2020, les deux ensembles éditent leur nouvel album chez Klarthe Records. Deux offrandes très séduisantes. Ce concert marquait le lancement des deux programmes.

ENIVRANTS MÉTISSAGES

QUINTETO RESPIRO : Tango traditionnel et régénéré... les 5 instrumentistes du Quinteto Respira insufflent une approche originale et légitime au Tango ; ce dès leur création en 2009. Depuis leur rencontre avec le compositeur et pianiste argentin Gustavo Beytelmann, les 5 complices cultivent leur passion du tango enrichie des conseils et enseignements des maîtres en la matière : J.J Mosalini, Ramiro Gallo, ou encore l'Orquesta Tipica Silencio, entre autres... le sens du chambrisme, leur écoute, la complicité qui les anime, singularisent un sens irrésistible des rythmes et une palette scintillante, à la fois feutrée mais terriblement cadencée en couleurs et en accents... [LIRE notre critique complète](#)





COMPTE-RENDU, critique opéra.
TOURCOING, Atelier lyrique, le 9
fév 2020. CHABRIER : L'Etoile.
Avec Carl Ghazarossian, Alain
Buet, Ambroisine Bré, Nicolas
Rivenq... Alexis Kossenko / Jean-
Philippe Desrousseaux... A
l'occasion d'une visite dans les

Hauts-de-France, on ne saurait trop conseiller de faire halte à Tourcoing, troisième ville de la région après Lille et Amiens ; qui peut s'enorgueillir d'avoir vu naître des compositeurs aussi illustres que Gustave Charpentier ou Albert Roussel. Indissociable de la personnalité charismatique de son fondateur [Jean-Claude Malgoire \(1940-2018\)](#), l'Atelier lyrique de Tourcoing donne depuis 1981 une résonance internationale à cette ancienne capitale du textile, reconnue pour cette ambition artistique de haut niveau. Désormais, il revient à **François-Xavier Roth** (né en 1971) de prendre la relève du regretté Malgoire à la direction artistique de l'Atelier lyrique, tandis qu'**Alexis Kossenko** (né en 1977) fait de même à la tête de l'orchestre sur instruments d'époque, La Grande Ecurie et la Chambre du Roy.

EBLOUISSANTE ETOILE A TOURCOING



Lazuli / Laoula : Ambroisine Bré et Anara Khassenova © Simon
Gosselin

COMPTE-RENDU, critique, opéra.
LIEGE, ORW, le 8 fév 2020.
VERDI : Don Carlos, 1866.
Kunde, Arrivabeni / di
Pralafera. La version
française de Don Carlos semble
faire un retour en force sur
les scènes franco-belges,
comme en témoignent les
spectacles récemment produits à **Paris, Lyon et Anvers** – à
chaque fois dans des mises en scènes différentes. Place cette
fois à une nouvelle production très attendue de **l'Opéra royal
de Wallonie**, qui relève le défi d'une version sans coupures, à
l'exception du ballet, telle que présentée par Verdi lors des
répétitions parisiennes de 1866. On le sait, avant même la
première, l'ouvrage subira un charcutage on ne peut plus
discutable afin de réduire sa durée totale (de plus de 3h30 de
musique), avant plusieurs remodelages les années suivantes. La
découverte de cette version "originelle" a pour avantage de
rendre son équilibre à la répartition entre scènes politiques
chorales et tourments amoureux individuels, tout en assurant
une continuité louable dans l'inspiration musicale. A l'instar
de Macbeth, Verdi n'hésita pas, en effet, à réécrire des pans
entiers de l'ouvrage lors des modifications ultérieures, au



risque d'un style moins homogène.



COMPTE-RENDU, critique, opéra. ANVERS, Opéra flamand, le 7 février 2020. Schreker : Der Schmied von Gent. Alejo Pérez / Ersan Mondtag. D'année en année, l'héritage lyrique de **Franz Schreker (1878-1934)** ne cesse d'être exploré dans toute sa diversité, au disque mais également sur scène. Avant *Irrelohe* (1922) présenté à l'Opéra de Lyon dès le 24 mars prochain, place au *Forgeron de Gand / Der Schmied von Gent* (1932), dernier opéra du grand rival de Richard Strauss en son

temps. On doit à l'intérêt conjoint de l'Opéra flamand, en coproduction avec le Nationaltheater Mannheim, le nouvel éclairage donné à cet ouvrage monté pour la dernière fois voilà dix ans à Chemnitz (heureusement gravé par CP0) : ça n'est là que justice, tant Schreker fait montre d'une inspiration foisonnante dans l'éclectisme musical, en un style proche de Kurt Weill pour le parlé-chanté et l'ambiance de cabaret, tandis que les ruptures verticales expressionnistes font davantage penser au Hindemith de Cardillac (<https://www.classiquenews.com/tag/cardillac/>). L'Autrichien quitte ainsi les expérimentations fraîchement accueillies de *Christophorus* (1929), dédié à Arnold Schönberg, pour embrasser un style virtuose où s'entremêlent chansons populaires flamandes et pastiches de musiques anciennes, avant

un acte III rayonnant où la tonalité retrouve davantage ses droits (rappelant le Korngold du Miracle d'Héliane

COMPTE-RENDU, Concert. PARIS, TCE, le 5 fév. 2020. Récital SCHUBERT. A LALOUM,

piano. Adam Laloum, longue silhouette fragile avec son allure de statue de Giacometti, se glisse vers le piano sur la large scène du Théâtre des Champs Élysées dans une lumière tamisée avec derrière lui l'or chaud du rideau de scène. Il ne faut pas se fier à la vue



car la puissance du pianiste n'est pas un vain mot quand on pense au programme titanesque qui attend le jeune musicien trentenaire. En effet les trois dernières sonates de Schubert dans un programme de plus de deux heures mettent à nue l'interprète. D'autres pianistes s'y sont risqués, techniquement impeccables mais malhabiles à tenir sur toute la longueur, la richesse des images de Schubert, son besoin d'émotions perpétuellement changeantes et une capacité à

COMPTE-RENDU, ballet. PARIS, Opéra National de Paris, le 5 février 2020. Giselle. Corelli, Perrot, Petitpa, Bart, Polyakov, chorégraphie. Léonore Baulac, Germain Louvet, Etoiles. Ballet de l'opéra. Adolphe Adam, musique. Retour de Giselle, ballet romantique par excellence, à l'Opéra National de Paris. Le chef spécialiste Koen Kessels est à la direction de l'Orchestre Pasdeloup, désormais habitué du Palais Garnier, et en très bonne forme le soir de notre venue. Les jeunes Etoiles Léonore Baulac et Germain Louvet interprètent les rôles protagonistes, accompagnés des Premiers Danseurs François Alu et Hannah O'Neill pour un quatuor principal de grand impact !



COMPTE-RENDU, critique, opéra. LYON, le 3 fév 2020. PUCCINI, Tosca. Orch et chœur de l'Opéra de Lyon, Daniele Rustioni / Ch. Honoré. Production très controversée venue du Festival d'Aix de l'été dernier, la Tosca iconoclaste de Christophe Honoré nous a pleinement convaincu. Une lecture virtuose, émouvante et cohérente, un hymne à la création artistique magnifié par une distribution d'exception et une direction magistrale du maestro Rustioni.

Tosca, Boulevard Solitude

Comme souvent, les lectures opératiques de **Christophe Honoré** trahissent son univers cinématographique. Sur scène, le dispositif impressionnant rappelle un plateau de cinéma : plusieurs pièces reconstituées, beaucoup d'éléments, de figurants, des écrans qui projettent des extraits célèbres de Tosca, avec **Catherine Malfitano** au Château



Saint-Ange, en compagnie de Plácido Domingo, la Callas, etc. La patte de l'écrivain apparaît également avec quelques citations, dont celle de Proust (un peu trop appuyée à notre goût) : on ne peut reprocher à un metteur en scène de réagir en fonction de sa sensibilité, de son ethos, si sa proposition est défendable scéniquement, ce qui est incontestablement le cas ici. L'originalité de sa lecture repose sur l'idée, certes arbitraire, de doubler le rôle de Tosca avec celui de la prima Donna et de faire de celle-ci une vieille cantatrice jadis

adulée qui revient sur sa prestigieuse carrière. Une idée qui rappelle l'intrigue de Sunset Boulevard, référence qui ne fait que renforcer cette lecture très...

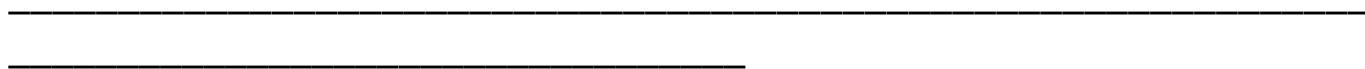


COMPTE-RENDU, opéra. SAINT-ETIENNE, le 2 fév. 2020. MASSENET, Don Quichotte. Orch. Symph. Saint-Etienne Loire, J. Lacombe/L. Désiré. Nouvelle production du trop rare Don Quichotte de Massenet. Une très belle réussite scénique, malgré un plateau vocal inégal et une direction d'orchestre

en demi-teintes. Loin de la vision enjouée et plus délirante de Laurent Pelly avec un José Van Dam impérial pour ses adieux en 2012 à la Monnaie, la lecture de **Louis Désiré** de l'un des derniers succès de Massenet (créé à l'opéra de Monte-Carlo en 1910 d'après une pièce de l'obscur Jacques Le Lorrain) est au contraire épurée et met l'accent sur l'humanité christique du héros espagnol.

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 2 fév 2020. WAGNER : Parsifal. BORY / BEERMANN, KOCH, SCHUKOFF. Peut-on rêver plus extraordinaire production de l'oeuvre si «hors normes» de Richard Wagner ? Les comparaisons avec Strasbourg qui monte sa production au même moment seront certainement intéressantes tant tout semble les différencier. Je dois pourtant reconnaître que je resterai à Toulouse afin d'assister à plusieurs représentations de ce Parsifal si réussi. Il sera difficile de développer tout ce que j'ai à dire sur ce spectacle total tant il est riche. Je serai moins long sur les voix car ailleurs elles ont été bien analysées. C'est tout simplement le quatuor vocal le plus abouti actuel qui puisse se s'écouter aujourd'hui, pour une version parfaitement cohérente. Voix sublimes de jeunesse, de puissance, de timbres rares et de phrasés somptueux. Chanteurs-acteurs beaux et convaincants. La prise de rôle de Sophie Koch en Kundry est magistrale, de voix, de timbre, de jeux et de style. Tout y est : de la quasi animalité à la plus élégante séduction , en particulier la souffrance contenue dans ce rôle complexe. **Sophie Koch est une Kundry qui va conquérir le monde** tant elle est déjà accomplie.

PARSIFAL EN MAJESTÉ



COMPTE-RENDU, concours. PONTOISE, le 2 février 2020. CONCOURS PIANO CAMPUS 2020. Le 19ème Concours International Piano Campus s'est déroulé du 31 janvier au 2 février à Pontoise. Les épreuves éliminatoires ont permis d'entendre les douze candidats sélectionnés dans un programme de 30 mn dont l'œuvre imposée était cette année une pièce de la compositrice **Germaine Tailleferre**, « Seule dans la forêt ». Les trois finalistes retenus, le français **Virgile Roche** (21 ans), l'italien **Davide Scarabottolo** (18 ans), et le russe **Timofei Vladimirov** (18 ans), se sont produits sur la scène du Théâtre des Louvrais dimanche 2 février, devant un jury présidé par la pianiste **Hisako Kawamura** (Prix Clara Haskil 2007 et auparavant elle-même lauréate du concours Piano Campus). Le compositeur **Fabien Waksman**, également membre du jury, est l'auteur de la pièce contemporaine imposée, « Black Spirit », pour piano et orchestre, donnée en création mondiale par les trois jeunes pianistes. Tout de suite l'énoncé du palmarès: ...



COMPTE-RENDU, opéra. NEW YORK, Met, le 1er fév 2020. GERSHWIN : Porgy and Bess. David Robertson / James Robinson. Avec Wozzeck, dirigé par Yannick Nézet-Séguin, voici l'autre production événement qui atteste de l'excellente santé artistique du Met... **Porgy and Bess** (1935) fait un retour remarqué et réussi sur la scène du Met après plus de 30 années d'absence, avec retransmission en direct en bonus, – très apprécié. L'opéra black que Georg Gershwin écrit avec son frère Ira (pour le livret) doit être chanté par une distribution uniquement black : clause respectée ici à la lettre... **La mise en scène de James Robinson ressuscite ainsi le village de Catfish Row** et ses habitants si attachants. Pour décor unique, une vaste résidence d'un état du sud américain, où l'action prend place dans chaque pièce ; sa mobilité puisque le dispositif tourne sur lui-même dynamise tous les ensembles, en particulier les danses et les chœurs dont le souffle collectif si essentiel au sujet est assuré par le chœur du Met très bien chauffé (très réussi, solide et prenant, chœur « *Gone, gone, gone* »). La ferveur en Dieu relève toujours cette humanité tant de fois mise à terre...



JANVIER 2020

COMPTE-RENDU, concert sacré. Paris, TCE, le 29 janv 2020. MOZART : Requiem. Eموke Barath, Anthea Pichanick, Zachary Wilder, Istvan Kovacs. Orfeo Orchestra, Purcell Choir. Gyorgy Vashegyi, direction. Programme latin et sacré au Théâtre des Champs Elysées avec cette production des Grandes Voix autour du chef d'œuvre liturgique de **Mozart**, son dernier opus, le Requiem en ré mineur.



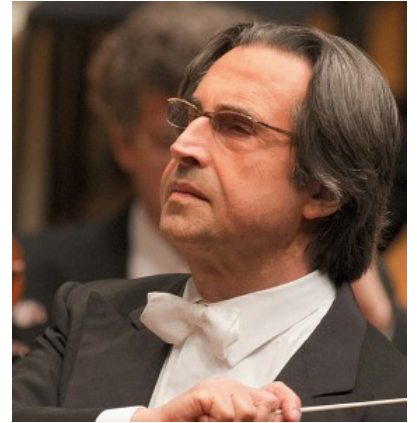
L'orchestre hongrois **Orfeo Orchestra** avec le **Purcell Choir** sont par leur fondateur, figure importante du renouveau de la musique baroque en Hongrie, **Gyorgy Vashegyi**. Le maestro a été distingué à plusieurs reprises sur classiquenews pour ses excellentes lectures des opéras baroques français de Rameau ([Naïs, 2017](#) / [les Indes Galantes, 2018](#)) à Mondonville ([Grands Motets, 2015](#)). La distribution des solistes est rayonnante de talent, composée de la soprano **Emoke Barath**, la contralto **Anthea Pichanick**, le ténor **Zachary Wilder** et le baryton **Istvan Kovacs**.



COMPTE-RENDU, critique, concert. PARIS, TCE, le 18 janv 2020. BEETHOVEN / FF GUY : les 5 Concertos pour piano. François-Frédéric GUY, piano et direction. Orchestre de Chambre de Paris, THÉÂTRE DES CHAMPS ÉLYSÉES, Paris, 18 janvier 2020. Les 5 concertos pour piano de Beethoven. La célébration des 250 ans de la

naissance de Beethoven a commencé en ce début d'année dans la monumentalité, avec **l'intégralité de ses concertos pour piano donnés en une soirée**, une folie que le compositeur n'aurait pas condamnée – rappelons-nous ce soir du 22 décembre 1808 à Vienne: création du quatrième concerto, mais aussi des symphonies 5 et 6, que « complétaient » l'aria « Ah, perfido! », la Fantaisie pour piano opus 77 et la Fantaisie chorale opus 80! Un véritable défi relevé par ses interprètes, **l'Orchestre de Chambre de Paris** et le pianiste **François-Frédéric Guy**, tous en grande forme, devant le public enthousiaste du Théâtre des Champs-Élysées plein à craquer.

COMPTE-RENDU, concert. PARIS, Philharmonie, le 17 janvier 2020. Wagner : Le Vaisseau fantôme (ouverture), Hindemith : Symphonie "Mathis le Peintre", Dvořák : Symphonie n° 9 "Du Nouveau Monde". Alors qu'il nous a déjà gratifié du privilège de la lecture de ses mémoires <https://www.classiquenews.com/livres-riccardo-muti-prima-la-musica-larchipel/>,



le grand chef napolitain **Riccardo Muti** (78 ans) n'en finit pas d'assurer une présence régulière à Paris d'année en année, le plus souvent avec **l'Orchestre national de France** en tant que chef invité, ou plus logiquement avec "son" Orchestre symphonique de Chicago, dont il est le directeur musical depuis 2010. C'est précisément avec la prestigieuse formation américaine qu'on le retrouve à la Philharmonie pour l'un des concerts les plus attendus de la saison – pour preuve la salle remplie à craquer ce vendredi soir.

COMPTE-RENDU, critique. LILLE, Nouveau Siècle, le 16 janvier 2020. MAHLER : Symphonie n°9. Orchestre National de Lille. Alexandre Bloch, direction. Après une [Symphonie n°8 « des Mille » réalisée en nov 2019](#), jalon éblouissant d'un cycle qui restera mémorable, voici en ce début d'année 2020, la fin de l'odyssée mahlérienne par l'ONL LILLE Orchestre National de Lille et son directeur Alexandre Bloch : la 9è, véritable testament musical et spirituel. Les auditeurs l'ont remarqué comme les musiciens eux-mêmes : il s'est passé quelque chose avec les 5è et 6è symphonies ; rondeur et précision accrues, réflexes plus naturels, onctuosité et profondeur, servies par un relief instrumental d'un fini impeccable... de fait, jouer sur la durée l'intégralité des symphonies et de façon ainsi chronologique, aura porter bénéfice à l'écoute et à la cohérence du collectif lillois. Alexandre Bloch depuis son arrivée en 2016 aura fondamentalement fait évoluer et enrichit l'expérience des musiciens, n'hésitant pas à élargir le répertoire (jusqu'à l'opéra, avec [Les Pêcheurs de Perles de Bizet, juin 2017](#)), ou « oser » des partitions monstrueuses réputées injouables ([MASS de Bernstein, juin 2018](#)). Ce cycle Mahler s'inscrit dans un mouvement à la fois de renouvellement et d'accomplissement pour l'Orchestre.

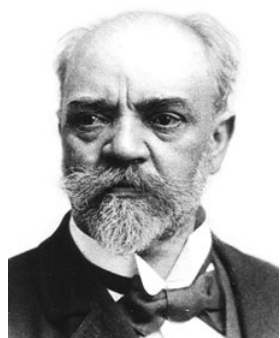


COMPTE-RENDU, critique, concert.
TOURS, Opéra, le 11 janvier 2020.
Concert du nouvel An, OSRCVLT,
Benjamin Pionnier. Strauss,



Tchaïkovsky, Brahms... Superbe soirée qui donne du baume au cœur en ce début d'année 2020 à Tours. Le chef **Benjamin Pionnier**, directeur général de l'Opéra de Tours, poursuit son travail avec les musiciens maison ; une collaboration qui est marquée par un élargissement significatif du répertoire ; par l'accroissement de l'expérience musicale grâce à l'invitation faite à d'autres chefs invités aux profils variés, ce qui est toujours profitable pour réduire les effets de la routine ; par des actions nouvelles vers les jeunes publics (l'Opéra de Tours a été l'un des premiers établissements lyriques à lancer les « concerts bébé » ... depuis lors, complets tout au long de la saison)... **ELEGANCE VIENNOISE A TOURS...**

Ce soir, c'est l'esprit viennois et la magie des valse des Strauss, père et fils qui s'exportent de Vienne à Tours. Il faut toute la première partie (Ouverture des Joyeuses Commères de Windsor de Nicolai, Suite de Casse-Noisette opus 71, ...) pour chauffer les instruments, pour que le collectif atteigne une volubilité expressive, une évidente légèreté.



COMPTE-RENDU, opéra. GAND, Opéra flamand, le 11 janvier 2019. Dvorak : Rusalka. Giedrė Šlekytė / Alan Lucien Øyen. Nouveau directeur artistique de l'Opéra flamand / Opera Ballet Vlaanderen, depuis le début de la saison 2019-2020, **Jan Vandenhouwe** s'est fait connaître en France comme dramaturge, notamment à l'occasion de son travail avec Anne Teresa de Keersmaecker pour le *Così fan tutte* présenté à l'Opéra de Paris (voir notre compte-rendu détaillé en 2017- <https://www.classiquenews.com/cosi-fan-tutte-sur-mezzo/>). Avec cette nouvelle production de *Rusalka* (1901), c'est à nouveau à un chorégraphe qu'est confiée la mission de renouveler notre approche de l'un des plus parfaits chefs d'œuvre du répertoire lyrique : en faisant appel au norvégien **Alan Lucien Øyen**, artiste en résidence au Ballet national à Oslo, Vandenhouwe ne réussit malheureusement pas son pari, tant l'imaginaire visuel minimaliste ici à l'œuvre, réduit considérablement les possibilités dramatiques offertes par le livret.



COMPTE-RENDU, critique, opéra. PARIS, Athénée LJ, le 8 janvier 2020. YVAIN : YES ! Les Brigands, PM Barbier / Galard – Hatisi. Quand on voit revenir Yes de Maurice Yvain sur les scènes de plusieurs maisons, on ne peut que se réjouir. L'ouverture du répertoire du Palazzetto Bru-Zane et sa nouvelle exploration de l'opérette est un beau geste vers un répertoire trop souvent oublié, mésestimé voire méprisé. **Yes** est un chef d'œuvre calibré au millimètre par **Maurice Yvain** et **Albert Willemetz**. Duo mythique de l'opérette, ils peuvent être considérés comme les Mozart et Da Ponte des Années Folles. **Yes**, créée en **1928** au Théâtre des Capucines est originellement composé pour deux pianos. La partition est d'une richesse digne du livret. L'intrigue fabuleuse conte les déboires filiaux et amoureux du riche playboy Maxime Gavard, fils du « roi de la vermicelle ». La musique mêle à la fois jazz, swing, fox-trot et rythmes latinos.



COMPTE-RENDU, opéra, critique. MARSEILLE, Opéra, le 3 janv 2020. OFFENBACH : Barbe Bleue. Laurent Pelly. Pas la veuve, Barbe-bleue, mais le veuf joyeux comme il se définit lui-

même : « O gué, jamais veuf ne fut plus gai ! » mais étrange mono-manique du mariage qui semble ne pouvoir accéder à la femme que dans le cadre de l'institution matrimoniale.

Monogame en série



COMPTE-RENDU, critique, concert du NOUVEL AN 2020. VIENNE, Musikverein, le 1er janvier 2020. STRAUSS... Wiener Phil. Andris Nelsons, direction. Le concert du NOUVEL AN à VIENNE, ce 1er janvier 2020 marque les débuts dans cet exercice du chef



letton Andris Nelsons (41 ans), musicien déjà familier des instrumentistes viennois, avec lesquels il a enregistré l'intégrale des Symphonies de Beethoven pour DG Deutsche Grammophon. **GRISANT MAIS PAS EBLOUISSANT...** C'est aussi un concert de gala qui ouvre les festivités des 150 ans de la création du Musikverein, salle mythique, dite la boîte à chaussure magique, dans laquelle tous les concerts du Nouvel An se sont déroulés. Polka rapide composée par Edouard Strauss (le dernier de la fratrie Strauss, aux côtés de Johann II et Josef ; celui qui a brûlé partitions et matériel d'orchestre sous un coup de folie) : Le caractère général de cette année est dévoilé dès la première œuvre choisie par le chef pour son premier Concert du Nouvel An : de Carl Michael Ziehrer, Die Landstreicher / Les Vagabonds (Ouverture). Le chef letton affirme d'emblée sans préambule une joie militaire, galop à la Offenbach, un rien pétaradant (avec coups de piccolos) ; musique un peu trop décorative et narrative pour un début : la sonorité est un rien tendue qui manque de détente, de souplesse. Heureusement, ce raffinement viennois qui nous manquait tant, surgit à l'éclosion de la valse finale : mais Ziehrer ne maîtrise pas l'orchestration comme Johann II et ses frères ; cela sonne un peu raide et sec.

COMPTE-RENDU, critique opéra.
BORDEAUX, Grand Théâtre, le 31 déc 2020. Anton RUBINSTEIN: Le Démon. Dans l'opéra rare d'Anton Rubinstein, **Le démon (1875)**, soit donc contemporain de Carmen de Bizet, l'ange diabolique renonce à l'amour en acceptant que la mortelle meurt à leur premier baiser tentateur ; elle rejoindre les élus, mais lui, sera condamné aux vertiges de l'enfer destructeur. La vision manque cependant d'épaisseur pour nos cerveaux habitués aux scénarios noirs des séries vedette : ce démon inspiré de Lermontov et de Pouchkine est d'un fil et d'une étoffe un rien, trop fins. Pas sur que l'intrigue et le drame soient retenu par l'industrie cinématographique actuelle.



COMPTE-RENDU, concert. PARIS, Studio de l'Ermitage, le 9 fév 2020. QUINTETO RESPIRO / CUAREIM QUARTET + NATASCHA ROGERS

**COMPTE-RENDU, concert. PARIS, Studio de l'Ermitage, le 9 fév
2020. QUINTETO RESPIRO / CUAREIM QUARTET + NATASCHA ROGERS –**

Le studio de l'Ermitage à Paris en connivence avec l'éditeur Klarthe offre une somptueuse soirée riche en métissages et saveurs inédites ; y paraissent deux phalanges bien chaloupées, chacune leur univers instrumental et poétique très singularisé : le QUINTETO RESPIRO et le CUAREIM QUARTET qui renouvellent à leur façon l'idéal de métissages réussis, calibrés, enivrants. En février 2020, les deux ensembles éditent leur nouvel album chez Klarthe Records. Deux offrandes très séduisantes. Ce concert marquait le lancement des deux programmes.

QUINTETO RESPIRO : Tango traditionnel et régénéré... les 5 instrumentistes du Quinteto Respiro insufflent une approche originale et légitime au Tango ; ce dès leur création en 2009. Depuis leur rencontre avec le compositeur et pianiste argentin Gustavo Beytelmann, les 5 complices cultivent leur passion du tango enrichie des conseils et enseignements des maîtres en la matière : J.J Mosalini, Ramiro Gallo, ou encore l'Orquesta Tipica Silencio, entre autres... le sens du chambrisme, leur écoute, la complicité qui les anime, singularisent un sens irrésistible des rythmes et une palette scintillante, à la fois feutrée mais terriblement cadencée en couleurs et en accents.



Dans le Tango, ils puisent et explorent à l'infini maintes formes, traditionnelles ou plus expérimentales encore. Les accents suaves d'Astor Piazzolla comme le déhanché dansant des milongas. Le collectif repousse les lignes, questionne le genre, édifie de nouvelles textures... Le titre de leur dernier album dont il joue ici plusieurs morceaux, « Herencia » / « Héritage », souligne cette exigence de la mémoire et de son dépassement créatif.

La très fine culture du groupe leur permet d'aborder mais avec un son renouvelé des standards (propres aux tangos pour les salles de bal du début XX^e) : Don Juan, la Cumparsita, Contrabajeando (de Piazzolla) et d'y croiser les pièces contemporaines de Gustavo Beytelmann (entre autres Al declinar el Dia de 2016, qui est la pièce la plus longue)...

[Herencia par Quinteto Respiro](#)

Sébastien Innocenti : Bandonéon

Emilie Aridon Kociołek : Piano

Sabrina Condello : Violon

Fabio Lo Curto : Clarinette, Clarinette Basse

Dorian Marcel : Contrebasse

CUAREIM QUARTET + NATASCHA ROGERS
DANZAS



RODRIGO BALZA GUILLAUME LATIL FEDERICO NATHAN OLIVIER SAMOULLAN

Pour leur part, **CUAREIM QUARTET** réunit quatre instrumentistes qui se sont lancés en quatuor au Mexique (2013). Le geste des Quatre cultive avec habileté le trouble né du croisement du jazz, des musiques du monde, populaires, traditionnelles, servies par des instruments « classiques ». Ici, ils puisent des rythmes de danses, une série de morceaux inédits composés par chaque instrumentiste, qui savent aussi

laisser la place à l'impro. C'est un son différent et plus caractérisé encore (apport de la percu : le bombo dans « Gerundio » par exemple) qui sait aussi rester dans la tradition du quatuor à cordes, jouant d'ailleurs des styles. Le choix des pièces renvoie à leur dernier cd « Danzas » / « danses » : chaque morceau est un tableau en soi, fortement marqué par des éléments expressifs spécifiques. Chaque pièce est une invitation au voyage : Brésil, Cuba, Argentine, Mexique (évidemment), mais aussi Bulgarie (irrésistible Tanuana, véritable appel aux rêves élaboré par le violoniste Federico Nathan), Macédoine... jusqu'à la Réunion et au Pérou... une offrande à l'imaginaire et un formidable vivier de métissages inventifs (écoutez les Amants de Barbès par exemple, composé par le violoncelliste Guillaume Latil qui évoque la vitalité des musiques de l'Afrique du Nord, dans l'esprit du bal musette... Se détache aussi la nonchalance mélancolique de « Naila », boléro mexicain (avec maracas et congas) d'une délicieuse tendresse... pièce qui est point de départ du groupe.

L'ivresse est au rendez vous ; la volonté de partage et d'échanges aussi car la musique est universelle et métissée.

Voilà un programme flamboyant qui démontre avec justesse, car les visions réductrices résistent, combien l'histoire de la musique est un perpétuel et heureux mélange ; Cuareim Quartet confirme cette complicité active qui rappelle combien la musique dite savante ne serait rien sans la vitalité des musiques populaires et traditionnelles. Le goût des assemblages règne en maître et les kaléidoscopes de couleurs et de sons éblouissent d'un bout à l'autre de ce programme réjouissant, renvoyant directement aux 10 « épisodes » musicaux de l'album « Danzas ». Notre préférence va au chant sacré cubain La topa de elegua qui est un traditionnel Yoruba, chanté par Natascha Rogers. L'art des saveurs et combinaisons imprévus surprend, convainc, transporte.

DANZAS par Cuareim Quartet

Federico Nathan, Rodrigo Bauzá, violons

Olivier Samouillan, altiste

Guillaume Latil, violoncelle

Natascha Rogers, chant

COMPTE-RENDU, concert. PARIS, Studio de l'Ermitage, le 9 fév 2020. QUINTETO RESPIRO / CUAREIM QUARTET + NATASCHA ROGERS

Programme de la soirée du 9 février 2020:

Cuareim Quartet:

- Chorinho em Paris (Guillaume Latil)
- La topa de Elegua (trad/ arr. Guillaume Latil)
- Tanuana (Federico Nathan)

- Qi zai (Rodrigo Bauza)
- Les amants de Barbès (Guillaume Latil)
 - Gerundio (Rodrigo Bauza)
 - Anteo (Olivier Samouillan)
- Naila (Jesus « Chuy » Rasgado/Arr. Rodrigo Bauza)
- Danza de un lugar cercano (Rodrigo Bauza)

Quinteto Respiro:

- Niebla del Riachuelo (J.C Cobian)
- El Desaparecido (G. Beytelmann)
 - Travesia (G. Beytelmann)
- Al Declinar el Dia (G. Beytelmann)
 - Ofrenda (G. Beytelmann)
 - Contrabajando (Piazzolla)
 - Taquito Militar (M.Mores)
- Tres Minutos con la Realidad (Piazzolla)
 - Triunfal (Piazzolla)
 - Bailarina (Sonia Possetti)

2 cd édités par [KLARTHE records](#)

[« Herencia », Quinteto Respiro – KRJ027](#) – Sortie annoncée le 7 février 2020.

[Danzas » du Cuareim Quartet KRJ028](#). Sortie annoncée le 14 février 2020

+ d'infos sur [le site de KLARTHE records](#)

COMPTE-RENDU, critique opéra. MARSEILLE, Opéra, le 13 fév 2020. TCHAIKOVSKI : Eugène Onéguine. Tuohy / Garichot



COMPTE-RENDU, critique opéra. MARSEILLE, Opéra, le 13 fév 2020. TCHAIKOVSKI : Eugène Onéguine. Tuohy / Garichot. Le chef américain Robert Tuohy, méconnaissant sans doute les montagnes russes, ces hauts et ces bas qui peuvent l'être aussi bipolaires psychiquement, ne semble connaître, de la Russie, qu'une vaste et surtout morne plaine comme ce Waterloo, où au moins un héros de l'œuvre, le Prince Grémine, contribua à battre Napoléon à plate couture.

ONÉGUINE (EU)GÊNÉ PAR LE CHEF



Plate battue pratiquement que la sienne, apathique, asthénique qui, si elle peut répondre au neurasthénique et peu sympathique Eugène qui surjoue en snob son spleen singé d'un Byron mal digéré, ne répond ni à la vitalité des jeunes, Olga, la joueuse rieuse, Lenski l'amoureux d'enfance d'abord enjoué, et encore moins à l'exaltation romanesque et romantique de Tatiana dans sa scène nocturne de la lettre, comme soufflée par des élans sentimentaux du cœur, des élancements physiques de sa respiration, portée, transportée par les souffles des montagnes orchestrales de passion russe qui semblent lui dicter sa folle déclaration d'amour à l'inconnu.

Le silence fait partie de la musique. Mais le chef **Tuohy** les exagère tellement à certains moments (scène de la lettre, scène finale) que pauses, silences deviennent des trous dans

la texture musicale qui suspendent d'un vide les acteurs dans leur mouvement, même pas un arrêt sur image mais un arrêt sans musique tel un précipité musical. Et dans ces deux mêmes scènes capitales, la lenteur de la battue gêne les chanteurs qui ont besoin d'un orchestre solidaire pour être soutenus, soulevés, portés par un élan pour les aider à surmonter un passage périlleux ou pour masquer un manque, une éventuelle défaillance dans l'aigu, accident toujours possible mais pas condamnable d'un spectacle vivant, ainsi la belle Tatiana de **Marie-Adeline Henry**, au timbre frémissant, frisson d'un aigu un peu froissé par la lenteur de l'envolée, qui avait besoin du support du dynamisme orchestral dans sa sortie de scène de la lettre, et son cri final désespéré sur le si, note la plus aiguë de son rôle, de son adieu final à Onéguine. L'élégant Eugène de **Régis Mengus**, avec un timbre égal et une bonne tenue de ligne, semble s'ennuyer plus que de nature et sa dernière scène trop étalée en rythme musical, en contradiction avec l'agitation scénique, n'a plus la frénésie érotique ni la folie suicidaire que lui prêtait le compositeur et semble plus perdu qu'éperdu sur un plateau gagné de vide et troué de silence. Évidemment, la sombre et lancinante méditation de Lenski avant le duel, qui pressent sa mort, s'accommode parfaitement de cette langueur rythmique devenue une mortifère mélancolie du héros sacrifié et **Thomas Bettinger** lui donne une poignante vérité qui bouleverse.

La polonaise du second bal, dont il ne faudrait pas oublier que c'était une marche guerrière, héroïque, est un peu atone, compatissante peut-être aux anciens combattants. Il faut toute la science du chant de **Nicolas Courjal**, qui fit son premier Prince **Grémine** en 2011, toute sa maîtrise du souffle, et il en faut plus à une basse, pour se tirer d'affaire et faire d'une lenteur qui délaye tout contour de cet air à la carrure virile qui convient à ce militaire, héros victorieux, qui réussit à transformer par son art et sa sensibilité cette stase, cette parenthèse presque statique en un moment extatique d'amour presque mystique, caressant texte et musique comme on imagine qu'il caresse son épouse, d'une tendre voix aux nuances

amoureuses, murmurant une confidence qui suspend le temps par la vérité avouée doucement de l'homme mûr amoureux pleinement, comme d'un inestimable trésor, d'une femme plus jeune que lui. Il fait comprendre à Eugène, par son estimation délicate de la jeune femme, la jeune fille qu'il méprisa jadis.

On regrette d'autant plus que la distribution est des plus soignées, séduisante avec cette Olga espiègle, frivole mais très charnelle d'**Emanuela Pascu**, qui a quelques accents touchants de gamine à peine sortie de l'enfance avec ses jouets, dont même le poète Lenski fait partie ; touchante avec le couple de voix graves de Madame Larina et de Filipievna, **Doris Lamprecht** et **Cécile Galois**, la mère et la niania, nourrice, double maternité affective pour une double filiation de filles, complicité tendre de femmes mûres, doucement amères sur le passé et lucides sur leur présent, la vie où, lentement, « l'habitude a remplacé le bonheur ». C'est un superbe contrepoint de l'expérience nostalgique des rêves passés aux rêves incertains de futur des deux jeunes filles. Déchet fuyant et restant de la Révolution française, Français échoué dans une Russie francophone sinon encore francophile à cause de Napoléon, précepteur sans doute et amuseur dans une charitable famille russe, le touchant Monsieur Triquet d'**Éric Huchet** n'est pas sacrifié, existant comme prestidigitateur et versificateur de vers faciles sur un timbre désuet de sa lointaine France, une romance oubliée d'Amédée Bauplan.

Pour éphémères qu'elles soient, toutes les autres figures ont un relief théâtral bien dessiné, **Sevag Tachdjian** qui assure une présence militaire pleine de prestance, qui rappelle que la guerre n'est pas encore loin et la silhouette de **Jean-Marie Delpas** dont l'apparente bonhommie est froidement démentie par sa remarque de juge vétillaux du duel : « Je tiens à ce qu'un homme soit tué selon les règles. » Sentence qui condamne déjà Lenski en l'absence encore d'Onéguine, qui survient, non sans provocation chez le snob, avec un témoin hirsute, visiblement pas de la bonne société, Monsieur Guillot (**Wilfrid Tissot**). Le petit garçon, rôle aussi muet, est un délicat contrepoint, un écho scénique du petit-fils de la niania, la nourrice qui,

toute vouée et dévouée aux maîtres, au-delà de l'oubli de son passé intime d'une époque où l'on « ne parlait pas d'amour », a encore une vie familiale personnelle. Les chœurs d'Emmanuel Trenque sont toujours remarquables, soit masse de serfs venus rendre tribut à la maîtresse maternelle apparemment généreuse, invités provinciaux du premier bal ou aristocratiques du second. C'est toute une humanité sensible, réaliste, dans ce drame sans drame, la tragédie du duel étant une cruelle péripétie qui n'affecte pas la trame de l'action entre les deux héros, plus diluée dans le roman où Olga oublie deux jours après son fiancé mort pour elle, oubliés aussi par le texte, que Tchaïkovski et son collaborateur ont superbement condensé.

D'où les regrets de cet Onéguine malade de langueur et de longueurs du chef, qui ne fait plus de **l'excellent Orchestre de l'Opéra de Marseille** un personnage à part entière mais un simple accompagnateur où, parfois, il est vrai, dans cet étirement, se détachent quelques bonheurs de timbres.



RÉALISATION...

Vieille déjà, mais toujours jeune, cette production est d'une somptueuse simplicité et je reprends tout ce que j'en disais de la réalisation de Toulon de janvier dernier.

Scénographie unique (**Elsa Pavanel**) pour divers lieux : plus qu'une réaliste forêt, des troncs d'arbres immenses, stylisant la grande forêt russe non domestiquée ni polie encore par la ville lointaine mais que la présence de deux couples de

femmes, deux jeunes et deux âgées, d'un enfant, civilise de douceur.

Les expressives lumières changeantes selon le jour de **Marc Delamézière**, dorées de crépuscule, bleuies de nuit, blanchies d'aurore, soulignent paradoxalement un fond presque toujours noir, exalté à la fin par une immense lune oppressante pour un nocturne bal masqué de blanc et une pluie onirique de lettres. La sobriété de ce décor dans cette enveloppante mais rayonnante obscurité, permet d'en faire économiquement tour à tour jardin d'été où l'on reçoit les visiteurs et les offrandes des paysans, rustique salle de bal de la fête, chambre de Tatiana où un simple lit bateau Empire, une table avec sa bougie prennent une présence poétique intense, surtout ce voile blanc planant, ciel de lit suspendu, nuage du ciel et, symboliquement, tombant vaporeusement sur le sol comme un rêve trop lourd d'idéal de la jeune fille, vaste drap ou tablier de jeu terrestres des paysannes en blanc.

Les dames du premier bal campagnard, dans des couleurs d'estompe gris, rose, jaune, ont des robes à manches à gigot (**Claude Masson**) et des coiffes et des coiffures dans le goût des années 1830 de l'écriture du roman, et non celles de la narration, la fin de la guerre contre Napoléon dont Grémine est l'un des héros et Eugène un absent sinon déserteur. Les troncs disparus, c'est le noir sur noir nuancé, digne de Soulages, du salon mondain du second bal et sa martiale et angoissante polonaise de masques blancs sur costumes noirs.

Sans naturalisme aucun, le jeu est d'un naturel confondant, même les danses paysannes, la valse, le cotillon, la polonaise funèbre du second bal du dernier acte avec ses masques, bien réglées par **Cooky Chiapalone**.

Tout semble juste dans cette subtile mise en scène : la tendresse entre la mère, Madame Larina, onctueuse et noble dans sa simplicité, attentive à son chevalet où elle dessine, échangeant avec la nourrice, témoin attentif de son passé, en contrepoint nostalgique du chant insouciant des deux jeunes filles, des souvenirs sentimentaux de jeunesse, des rêves fanés, concluant avec la résignation de l'expérience :

« L'habitude nous tient lieu de bonheur. » Grande lectrice autrefois comme sa fille Tania, elle tente de la persuader que les héros de roman n'existent pas.

Filipievna, la niania, la nourrice amie tendre de la mère, maternelle, avec les filles, est touchante seule à la table avec ce rituel religieux de l'icône, un jeu de divination avec la cire et la bougie, bouleversante dans l'aveu de la bribe de son passé qui se lacère en mémoire, mariée à treize ans avec un garçon plus jeune : toute une vie en quelques phrases.

C'est l'exemple même d'une production scénique qui ne s'est pas usée mais bonifiée à tant tourner, dont les diverses incarnations par les chanteurs semblent facilitées justement par la justesse du traitement accordé aux personnages.

N'ayant plus que des réminiscences très lointaines du russe, pas suffisamment réactivées par des voyages, je ne me prononcerai pas sur la prononciation des interprètes, tous français à deux exceptions près, la Roumaine Olga d'**Emanuela Pascu** et le Libanais **Sévag Tachdjian** dans le rôle brevissime du Capitaine. Mais il n'y a pas de raison de ne pas rapporter ici les échos flatteurs sur la « coach » de russe **Elena Voskresenka**.



□ **PIOTR ILITCH TCHAÏKOVSKI : EUGÈNE ONÉGUINE**

Scènes lyriques en trois actes et sept tableaux

Livret de Piotr Ilitch TCHAÏKOVSKI et de Constantin CHILOVSKI,
d'après le roman en vers de POUCHKINE

Opéra de Marseille, le 13 février 2020

A l'affiche les 11, 13, 16, 18 février 2020

Production Opéra National de Lorraine – Angers-Nantes Opéra

Direction musicale : **Robert TUOHY** / Assistante à la direction musicale : **Clelia CAFIERO**

Mise en scène : **Alain GARICHOT** (Assistante à la scène et chorégraphie : **Cookie Chiapalone**)

Décors : Elsa PAVANEL

Costumes : Claude MASSON.

Lumières : Marc DELAMÉZIÈRE

Distribution

Tatian : Marie-Adeline HENRY

Olga : Emanuela PASCU / Madame Larina : Doris LAMPRECHT

Filipievna : Cécile GALOIS

Eugène Onéguine : Régis MENGUS

Lenski : Thomas BETTINGER / Le Prince Gremin : Nicolas COURJAL

Monsieur Triquet : Éric HUCHET

Un Capitaine : Sévag TACHDJIAN / Zaretski : Jean-Marie DELPAS / Un Paysan : Wilfried TISSOT

Coach linguistique russe : Elena Voskresenka.

Orchestre et Chœur de l'Opéra de Marseille

Ayant longuement traité l'œuvre l'an dernier, je reprends ici la documentation dont j'accompagne mes critiques.

L'ŒUVRE

POUCHKINE... Magnifique et terrible vie que celle du poète romancier Alexandre Pouchkine (1799-1837), descendant d'un Africain et appelé à devenir le premier écrivain à avoir donné ses lettres de noblesse littéraire à la langue russe, vénéré comme tel en Russie.



Jeunesse tumultueuse, dissidente politiquement, il connaît l'exil puis le carcan récupérateur de postes officiels imposés, notamment censeur, à l'opposé de ses aspirations libertaires. Comme son héros Lenski dans son roman en vers, Pouchkine meurt en duel, tué par son beau-frère, un officier alsacien qui avait déjà épousé la sœur de Natalia, sa frivole épouse, afin de détourner ses soupçons et désarmer le premier défi du poète.

La simplicité classique de la langue de ce romantique exalté aura le mérite d'inspirer nombre de compositeurs, Glinka (Rouslan et Ludmila), Dargomyjski (La Russalka, Le Convive de Pierre), Moussorgski (Boris Godounov), Tchaïkovski (Eugene Oneguine et La Dame de pique, Mazeppa), Rimski-Korsakov (Mozart et Salieri, Le Coq d'or), Rachmaninov (Le Chevalier avare).

Le roman et l'opéra

De ce roman en vers, plus qu'un opéra avec nœud, péripéties et dénouement dramatique, Tchaïkovski tire, comme il l'intitule justement une suite de « scènes lyriques » en trois actes et sept tableaux, des moments dans la vie du héros Eugène Onéguine, jeune gandin guindé, fringué et arrogant, jouant les dandies blasés et cyniques à la mode anglaise des Lovelace de Richardson et de Byron, en vogue dans les années 1820.

Séduisant d'emblée la romanesque Tatiana, jeune provinciale qui se livre entièrement à lui dans une lettre, prisonnier de son rôle, il la repousse, pour en tomber éperdument amoureux lorsqu'il la retrouvera plus tard mariée et princesse fêtée de la capitale, et en sera repoussé à son tour.

Entre temps, il aura tué en duel son meilleur ami, le poète Vladimir Lenski, après un badinage provocateur avec la coquette Olga, la fiancée de ce dernier, sœur de Tatiana. Bref, ce sont, pratiquement, à l'exception du duel, presque comme un accident qui ne semble avoir d'autre incidence sur l'histoire qu'un long voyage d'Eugène, des scènes domestiques intimes, égayées de danses de paysans et avec deux bals antithétiques (province et capitale) et deux scènes tout aussi opposées entre Tatiana et Eugène, et deux refus symétriquement inverses de l'homme, puis de la femme, de répondre à l'amour de l'autre.

Lettres symétriques

Eugène Onéguine, paru en feuilletons, roman en vers commencé à vingt-deux ans, terminé quelque huit années plus tard, est

court en texte mais long en élaboration. Dans une architecture très libre, très lâche même avec ses digressions lyriques et ses commentaires de l'auteur sur ses personnages, il est néanmoins structuré par deux lettres parallèles et dissymétriques : celle de Tatiana à Eugène au milieu du chapitre III après leur rencontre, et celle d'Eugène à Tatiana mariée au Prince Grémine, après leurs retrouvailles des années après, au chapitre VIII, la fin. Dans la première, c'est tout son être que livre la jeune fille, campagnarde romantique, à l'élégant citadin blasé, s'abandonnant à son vouloir :

« À jamais je te confie ma destinée ».

À quoi, un Eugène repentí qui avait gardé la lettre de Tatiana, répond en écho décalé mais tardif :

« Faites de moi / Ce qu'il vous plaît [...] Je m'abandonne à mon destin. »

Sans répondre à sa lettre (absente de l'opéra), le faisant attendre impitoyablement des mois durant, même en avouant qu'elle l'aime encore, Tatiana lui répètera presque mot pour mot ce qu'il lui répondit alors (« votre leçon ») en refusant son amour. Et la jeune femme tire amèrement mais implacablement la leçon commune de la rencontre ratée de deux êtres, victimes et de la fatalité invoquées par tous deux :
« Et le bonheur était si proche, / Si possible... Mais le destin / A tranché. »

Héros antinomiques : images

Pouchkine, dès l'épigraphe qui précède son roman, place son héros sous des auspices peu sympathiques : « Pétri de vanité » ; d'orgueil, causé par « un sentiment de supériorité, peut-être imaginaire ». Dans l'exergue immédiatement en tête du premier chapitre, il indique : « Il est pressé de vivre, il a hâte de jouir. »

Il le présente à la suite « faisant risette à un mourant »

qu'il voue au diable, un oncle dont il espère hériter car son père a ruiné la famille. Plus humoristiquement, il le traite de « jeune vaurien », « mon polisson », « Vêtu comme un dandy de Londres », sachant « écrire et lire le français / à la perfection », « garçon instruit mais pédant », faisant illusion sur sa culture, finalement pas très grande, mais suffisamment pour séduire « des coquettes déjà expertes » au nez de leur mari, sachant « fort tôt porter le masque », collectionneur précieux de précieuses babioles de toilette, affligé d'une « paresse mélancolique », mais passant « trois heures au moins / Par jour à se voir dans la glace », et, finalement, il « sortait de son cabinet / Semblable à Vénus la friponne » déguisée en homme, sophistication toute féminine. Mondain, apprécié partout dans le grand monde, il hante les soirées, les théâtres. Même à la fin, le narrateur le nomme « Mon incorrigible excentrique », « bizarre compagnon », voyageant avec lui après la rupture absolue avec Tatiana.

Autant dire que ce personnage superficiel longuement présenté, est à l'extrême opposé de la rêveuse Tatiana, parue plus tard dans le roman, qui

« n'avait ni la beauté/ Ni la fraîcheur de sa cadette ;

Rien qui attire le regard. / Triste, sauvage, enfermée,

Pareille à la biche craintive, /

Elle avait l'air d'une étrangère/ Au sein de sa propre famille ».

Elle n'est « jamais câline » avec les siens, sans poupée, « on ne l'avait jamais vu s'amuser » : « Rien d'espiègle en elle », à l'inverse de sa sœur Olga, se lassant vite des jeux frivoles avec leurs « petites amies », en rien attirée par les travaux domestiques féminins, le travail d'aiguille. Lectrice de Richardson, de Rousseau. Autant dire que cette personne profonde, douée ou affligée d'une « pensive rêverie/ Depuis qu'elle était tout enfant », si elle a le coup de foudre pour Onéguine, ce n'est qu'un malentendu reposant sur une image et il aura sans doute assez de lucidité pour deux pour refuser cet être projeté sur lui par la romanesque jeune fille. Et quand il la retrouve plus tard, mariée à un héros, le Prince

Grémine, élégante donnant le ton dans les salons, c'est sans doute de cette image qu'il s'éprend et prend pour un amour qui a couvé durant ses longs voyages après avoir tué Lenski en duel.

L'opéra, Cosí fan tutte slave

Le tourmenté Tchaïkovski, né en 1840 et mort prématurément en 1893 sans que l'on sache de quoi, tout aussi fêté en son pays que Pouchkine (il aura droit à des funérailles nationales) crée en 1878 sa version musicale du roman en vers. Sa volonté toute moderne de vérité le pousse à refuser, pour ces rôles principaux de jeunes gens amoureux, des chanteurs vétérans et leur préfère la fraîcheur et la spontanéité de jeunes solistes du Conservatoire de Moscou où l'œuvre est créée au théâtre Maly, le 29 mars 1879.

On dirait de cet opéra, par ses sentiments et situations, qu'il est « vériste » si le vérisme n'était souvent qu'une exacerbation de sentiments extrêmes alors qu'ici, tout est dans un intimisme qui, malgré les élans passionnés, demeure dans une grande pudeur dont même la transgression de la lettre d'amour de Tatiana n'est qu'une exaltation de cette limite rompue.

En sorte, non tragédie, mais drame d'un décalage dans le temps, dit-on, mais aussi, on ne le remarque pas, de deux couples mal assortis tels ceux de Cosi fan tutte de Mozart : le délicat poète Lenski, ténor, eût mieux convenu à Tatiana, comme le souligne Eugène dans le roman, soprano rêveuse et sentimentale telle une Fiordiligi, que la sœur Olga, mezzo frivole comme Dorabella, mieux avenue avec le baryton libertin Eugène.

Photos © Christian Dresse

- 1 – Quatuor de dames avec enfant;
2 – Olga;
3 – La nourrice et Tatiana intimes;
4 – Le bal qui tourne mal : Olga entre Lenski et Onéguine.
5 – Duel dans les règles;
6 – Grémine et Onéguine;
7 – Pluie de lettres de l'adieu.

LIRE aussi notre **critique** de cette production présentée [en juin 2019 à l'OPERA DE TOULON \(Tchaïkovsky : Eugène Onéguine\)](#)

LIRE aussi notre **critique** de cette production présentée [en 2015 par Angers Nantes Opéra : Compte rendu, opéra. Angers, Le Quai, mardi 16 juin 2015. Tchaïkovski : Eugène Onéguine. Gelena Gaskarova \(Titiana\), Charles Rice \(Onéguine\), Suren Maksutov \(Lenski\), Claudia Huckle \(Olga\)... Orchestre national des Pays de la Loire. Chœur d'Angers Nantes Opéra. Lukasz Borowicz, direction. Alain Garichot, mise en scène. Fin de saison pleinement réussie pour Angers Nantes Opéra en cette mi juin 2015... preuve est encore offerte sur les planches du mariage réjouissant entre théâtre et musique.](#)



COMPTE-RENDU, critique opéra. BORDEAUX, Grand Théâtre, le 31 déc 2020. Anton RUBINSTEIN: Le Démon, Cavallier / Paul Danel.



COMPTE-RENDU, critique opéra.
BORDEAUX, Grand Théâtre, le 31
déc 2020. Anton RUBINSTEIN: Le
Démon. Dans l'opéra rare d'Anton
Rubinstein, **Le démon (1875)**,
soit donc contemporain de Carmen
de Bizet, l'ange diabolique
renonce à l'amour en acceptant

que la mortelle meurt à leur premier baiser tentateur ; elle
rejoindre les élus, mais lui, sera condamné aux vertiges de
l'enfer destructeur. La vision manque cependant d'épaisseur
pour nos cerveaux habitués aux scénarios noirs des séries
vedette : ce démon inspiré de Lermontov et de Pouchkine est
d'un fil et d'une étoffe un rien, trop fins. Pas sur que
l'intrigue et le drame soient retenu par l'industrie
cinématographique actuelle.

Le livret de Pavel Viskovatov se dilue souvent, perd de son

impact et de souffle ; seul le duo au III, qui reprend le texte du poème originel, frappe par l'intensité fantastique des images. La production présentée à Bordeaux reprend celle créée pour l'Hélikon de Moscou dont le mouvement est imprimé par un immense cylindre posé à l'horizontal et dont le fond permet de faire surgir des images fortes, dont l'œil omniscient.

La direction de **Paul Daniel** se montre à la hauteur d'une partition tendue, crépitante et sombre à la fois, avec aux côtés des solistes, un chœur luxueux (et convaincant lui aussi) associant **les choristes de Bordeaux et de Limoges**. Le souffle de certains tableaux ne manque pas de grandeur.

Parmi les personnages ayant relief : **Paul Gaugler** en Messenger (prestance et intensité, comme son Dante, révélé à Saint-Etienne), **Luc Bertin-Hugault**, - en serviteur. Pénétrant et poignant, le Roi d'**Alexandros Stavrakakis** et le recours pour l'ange à la voix âpre du contre ténor **Ray Chenez** lequel en fin d'action revêt la robe du démon. Belle prestance aussi pour le prince Sinodal d'**Alexey Dolgov** ; tandis que **Evgenia Muraveva**, redouble d'ardeur sans vraiment s'attendrir : sa Tamara ne tarde pas pour autant à succomber face au Démon qui en est épris. Ce dernier il est vrai est incarné par l'excellent et impressionnant voire terrifiant **Nicolas Cavallier** qui éclaire tous les ténèbres du personnage axial. Il respire la force du mal mais demeure humainement seul : à peine a-t-il embrassé la jeune georgienne qu'elle meurt, certes sauvée. Mais sacrifiée
– Illustrations © Éric Bouloumié



COMPTE-RENDU, critique opéra. BORDEAUX, Grand Théâtre, le 31 déc 2020. Anton RUBINSTEIN: Le Démon.

Opéra en 3 actes d'Anton Rubinstein – livret de Pavel Viskovatov d'après le poème de Mikhaïl Lermontov – création au Théâtre Mariïnski de Saint-Pétersbourg, le 25 janvier 1875

Le Démon : Aleksei Isaev

Tamara : Evgeniya Muraveva

Le Prince Sinodal : Alexey Dolgov

L'Ange : Ray Chenez

Le Prince Goudal : Alexandros Stavrakakis

La Nourrice : Svetlana Lifar

Le Serviteur du Prince Sinodal : Luc Bertin-Hugault

Le Messenger : Paul Gaugler

Chœur de l'Opéra National de Bordeaux

Chœur de l'Opéra de Limoges
Direction des Chœurs: Salvatore Caputo

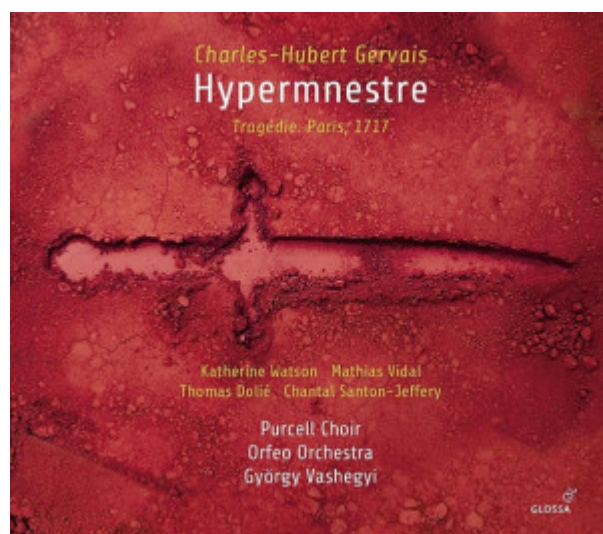
Orchestre National Bordeaux Aquitaine

Paul Daniel, direction
Mise en scène : Dmitry Bertman

CD événement, critique. GERVAIS : *Hypermestre*, 1717 (Vashegyi, 2 cd Glossa, 2018)

CD événement, critique. GERVAIS : *Hypermestre*, 1717 (Vashegyi, 2 cd Glossa, 2018). Avant l'immense Rameau qui clôt de façon spectaculaire et visionnaire, le XVIII^e, figure en bonne place des faiseurs d'opéras aux côtés de Campra, Destouches... Charles-Hubert Gervais (1671-1744), ami du régent Philippe d'Orléans,

devint dès 1723, sous-maître de la chapelle de Louis XV. Son ouvrage ***Hypermestre* (1716)**, marquant la fin du grand règne (Louis XIV, mort en 1714) reste le plus fameux de ses 4 opéras. Il est même joué après la mort de Rameau jusqu'en 1766, preuve qu'il s'agissait alors d'une valeur sûre du répertoire (le Prologue revêt des accents puissants qui annoncent Rameau). Le chef hongrois, **Gyorgy VASHEGYI**, défenseur du Baroque français, restitue ici la version révisée de 1717, mais avec en bonus, la fin originelle (de 1716) ; à



chacun de choisir sa préférée. L'histoire est d'une noirceur tragique mettant en scène un assassinat collectif, celui des 49 fiancés des 49 sœurs d'Hypermestre, loyales au père qui appelle à la vengeance de leur clan. Salieri mettra bientôt en musique le sujet (*Les Danaïdes*, 1784), mais avec ce caractère de grandeur ampoulée pas toujours vraisemblable. Gervais garde une dimension humaine et expressive plus naturelle. Troublée, Hypermestre hésite entre devoir et amour : obéir au père Danaüs, aimer son fiancé Lyncée. En plus d'être sanglant et terrifique, l'opéra de Gervais, est aussi fantastique et surnaturel : au I, il imagine le fantôme d'Argos, détroné par Danaüs en un tableau spectral assez réussi. Le compositeur demeure fidèle à l'esprit et au style de Lully, introduisant plusieurs danses, dont l'une serait de la main du Régent, et comme Rameau, indique un goût manifeste pour l'Italie.

Le maestro Vashegyi confirme son appétence et sa compréhension de la musique française avec cette implication généreuse, ce sens du drame et de l'articulation, délectables. Offrant de somptueux épisodes orchestraux (Ouverture, intermèdes et danses du IV).

Lyncée de luxe, **Mathias Vidal** étincelle vocalement, doué d'un relief dramatique qui ne laisse pas neutre ; face à lui, l'Hypermestre de la soprano **Katherine Watson**, par laquelle vient le « miracle de l'amour », semble étrangère aux enjeux qu'elle est sensée provoquer et mesurer ; manque de souffle, manque de passion. **Thomas Dolié** reste lui aussi réservé et incarne un Danaüs pas assez terrible et noir. La révélation est totale et justifie totalement cette gravure souhaitons le salutaire pour la partition.



CD événement, critique. GERVAIS : Hypermestre, 1717 (Vashegyi, 2 cd Glossa, 2018) – Katherine Watson (Hypermnestre), Mathias Vidal (Lyncée), Thomas Dolié (Danaüs), Chantal Santon-Jeffery (une Égyptienne), Manuel Nuñez Camelino (un Égyptien), Juliette Mars (Isis), Philippe-Nicolas Martin (le Nil, l'Ombre de Gélanor), Purcell Choir, Orfeo Orchestra, dir. György Vashegyi (sept 2018). 2h25.

LIRE aussi notre annonce de la recreation d'**Hypermestre de Gervais** par **Gyorgy VASHEGYI**, direct live depuis le MUPA de Budapest le 18 sept 2018.

<http://www.classiquenews.com/hypermestre-de-gervais-1716-recreation-baroque-a-budapest/>

Fille du roi Danaos, Hypermnestre (l'aînée de toutes) est la seule parmi ses sœurs sanguinaires (50 au total), a épargné son époux, Lyncée (car le soir de leurs noces, il a su épargner sa virginité). Lyncée vengea le meurtre de ses frères en assassinant toutes les Danaïdes qui en furent les criminelles, ainsi que l'ordonnateur du massacre, le roi Danaos (qui était pourtant le protégé d'Athéna). Lyncée devint roi d'Argos